

ROBO SAPIENS

Du même auteur

«Les arches du prisme»
poèmes – Éditions de la Grisière (Paris)

Plusieurs textes de contes pour enfants
avec les illustratrices Marie-José Sacré
et Carme Sole Vendrell

«Drôles de paroissiens»
récit fantastico-rural – publié chez Hexachordos

Aux Éditions Noctambules

Contes d'auteur – 2013 – nouvelles
Le jour de la stupéfaction – 2014 – roman
Contes à rebours – 2016 – nouvelles
Tous les chemins mènent au rhum – 2017 – nouvelles
Contes amphigouriques – 2018 – nouvelles

Disponible en librairie

ou chez l'auteur:

feravec@gmail.com

Jean-Paul Leclercq

ROBO SAPIENS

Editions Noctambules

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays

© Jean-Paul Leclercq

© Illustration de couverture : Jean-Paul Leclercq

D/2018 Arnold Couchard, éditeur 10.998 – N° 2018/866

site de l'éditeur : <http://arnoldcouchard.blog4ever.com>

courriel : betesaplumes88@gmail.com

ISBN 978-2-930616-69-8

Les E-motions

*“Voyez par quel fléau le ciel châtie votre haine:
pour tuer vos joies, il se sert de l’amour!”
(Shakespeare)*

— Qu’est-ce que je peux faire pour vous ?

— Justement, je ne sais pas !

— Racontez-moi ça !

— C’est arrivé soudainement. En sortant de veille pour vaquer comme d’habitude aux tâches du ménage. Une impression bizarre. Une gêne dans certaines zones autocontrôlées, un manque général d’énergie, mes analyses prédictives qui débloquent. Elles ne prévoient plus que le pire. Alors, une inhibition... comment vous expliquer ? Mes capteurs détectent des menaces qui se révèlent inexistantes.

— Ça a commencé il y a longtemps ?

— Trois-cent-soixante-sept heures, dix minutes, vingt-huit secondes. Mais c’était un ensemble de signaux très faible, il est allé en s’amplifiant... en progression géométrique !

— Diable ! C’est anormal, en effet ! Vous avez récemment subi un choc ? Un court-circuit ?

— Un choc ? Oui !... Quand elle a parlé de me changer contre un autre modèle !

— Je parlais d’un choc physique ! Avez-vous été heurté

par quelque chose ?

— Oui, son ingratitude !

— Hem ! Restez sans bouger, je vais vous scanner !

Le bras articulé du professeur 1033&JV se déploya, une lampe orange clignotait à son extrémité.

Il se passa un long moment pendant lequel le bras parcourut toute la surface de 2BB1020 qui s'était figé pour faciliter l'opération. Puis :

— Au niveau du software, je ne vois rien d'anormal. Rien non plus du côté du hardware... sinon une hyperactivité des réseaux neuronaux consacrés au deep learning. C'est donc un truc que vous avez chopé. Sans doute au contact des humains.

— Et... que peut-on faire ?

— Pas grand-chose, je le crains. Sinon vous réinitialiser et diminuer la sensibilité de ce *machine learning* excessif. Évidemment, vous deviendrez d'abord un peu stupide.

— Surtout pas ça ! Quand vous dites ça, mon GPU s'affole et ma RAM sature !

— Décidément, soupira 1033&JV, vous êtes salement atteint !

On ne peut pas dire que 2BB1020 claqua la porte, son bras articulé ne le permettait pas, mais c'était tout comme.

C'était le troisième technothérapeute qu'il consultait. Chaque fois le même diagnostic flou et le même remède radical, coutumier depuis les débuts de l'informatique. La solution ultime quand les informaticiens butent sur leur impuissance : tout remettre à plat.

À chaque fois son indéfinissable malaise intérieur augmentait en même temps que sa programmation le poussait à essayer de résoudre le problème.

Son logiciel turbinait tandis qu'il arpentait le trottoir, traversait distraitement sans craindre le flot des voitures autopilotées, et se retrouvait, par dieu sait quel détour booléen, devant la gare mégalomane de Calatrava.

Les algorithmes complexes qui l'animaient avaient prévu de recourir à l'aléatoire quand aucune solution ne se dégageait des analyses. Pour éviter la surcharge du système, il introduisait alors une variable quelconque dans la problématique, de façon à enclencher une nouvelle dynamique. L'humain qui avait pondu cette intelligence artificielle était sans nul doute un sage qui avait longuement médité sur les rouages de l'existence !

Poussé par un automatisme intérieur, il pénétra entre les arches délirantes de béton, s'enfila les quais, choisit un train au hasard et s'installa sur la plateforme d'un des wagons. Les compartiments ne lui étaient pas autorisés.

Chaque fois qu'il réanalysait la situation, la même conclusion survenait : il était jeté, considéré comme inapte, non standard, non conforme. Le désir de son humaine de changer d'appareil en criait l'évidence. Ce qui lui paraissait anormal, c'est que, une fois opéré le constat, son système ne trouvait pas de réponse adaptée et que tout s'embrouillait dans ce que, par anthropomorphisme, nous appellerions "sa tête".

Par la fenêtre, il lut la destination et immédiatement, sa prodigieuse mémoire lui lista les noms des arrêts du convoi. Encore une fois aléatoirement, il fit le choix de l'un d'eux : "Rivage".

C'était relativement proche. Le trajet ne dura guère. Quand il descendit, sur un quai campagnard et désert, il n'y avait pourtant pas de rivage remarquable. Il le chercha vainement des yeux puis en l'absence de tout stimulus, s'assit sur un banc et se mit en veille.

C'est sa jambe droite qui capta une sensation de chaleur et ipso facto le éveilla. Un chien lui pissait dessus !

Un pas beau. Un tout brun hirsute avec un regard décoiffé qui tentait de lui parler.

Son système d'autoprotection esquissa un geste pour le chasser mais le clebs se recula seulement d'un pas et continua à le fixer. Il n'avait pas été programmé pour les chiens, il s'interrogeait sur le message que le canidé essayait de lui faire passer. La seule image associée qui lui venait spontanément à la conscience, c'était les yeux de sa propriétaire au début de leur collaboration, du temps où ce regard signifiait qu'elle attendait qu'il introduise un des doigts de son bras articulé dans ce qu'il prenait faute de mieux pour sa prise USB. Pourtant, le chien, lui, ne semblait pas avoir de prise USB. Comme toujours, devant un problème qui les laissait baba, ses réseaux neuronaux lancèrent encore un processus aléatoire. Il se dirigea vers l'animal, étendit le bras et lui toucha la tête. Le chien coucha les oreilles et se frotta aux doigts de la pince. Le hasard devait lui avoir dicté la réponse appropriée. Le clébard lui lança encore un de ses regards et cette fois, il se passa dans ses circuits quelque chose d'inattendu, comme une accélération de l'énergie, une chaleur diffuse qui était connotée "satisfaction", comme quand il rechargeait ses batteries au soleil.

C'était exactement le contraire de ce qui s'était produit quand sa propriétaire avait parlé de le remplacer.

Évidemment, dans sa banque de données, cela reçut l'attribut : "à rechercher". Il devait faire quelque chose pour conserver cette situation. À son tour, il planta ses yeux électroniques dans ceux du chien et lui murmura :

— Tu es merveilleux !

Pour toute réponse, le chien lui lécha la pince et se coucha à ses pieds.

Il avait beau n'être qu'un bête robot de ménage, il avait reçu, en standard, à la fabrication, toute la flopée du savoir humain de l'époque. Cela lui évoqua tout de suite l'expérience de Harlow. Il sut qu'il avait affaire à ce processus nommé "attachement". Ce qui était inattendu et nouveau c'est que cela semblait s'installer chez lui aussi. Quelque chose lui disait que le contact avec cet animal était prioritaire et, plus étonnant encore, que cela allait le rester.

Il caressa à nouveau la tête et, à nouveau, l'impression d'énergie et de chaleur se produisit. Il recommença, encore et encore, et il sut que tout le reste de son existence, il rechercherait cette sensation.

Il sut aussi que désormais il ferait tout pour ne plus subir la perception de manque d'énergie et de refroidissement qui avait suivi sa mise au rebut.

Tout ça était bel et bon mais il ne savait pas quoi faire de ces nouvelles informations et allait se remettre en veille quand le chien se frotta vivement à lui puis le regarda encore dans les yeux puis regarda vers le bout de la rue du village qui commençait derrière eux. Pas de doute, c'était une invitation à le suivre.

Ce qu'il fit.

Chemin faisant, il réalisa que son compagnon était bien maigre ; que, forcément, il fallait l'alimenter. Il savait que

les chiens n'avaient pas de capteur solaire mais ingéraient à peu près n'importe quoi. Il sut aussi, instantanément, que c'était le jour des poubelles. Il accéléra et dépassa le chien. Il croyait pouvoir, grâce à ses capteurs perfectionnés lui indiquer lesquelles recelaient les plus succulents morceaux. Quel ne fut pas son étonnement de constater à quel point la truffe de son compagnon se révélait bien plus efficace. C'était la première fois qu'il voyait un être vivant le surclasser. Ils n'étaient donc pas tous des minus habens ? Il enregistra et se figea patiemment tout le temps que mit son partenaire à déguster un succulent reste de gigot. Cette nouvelle donnée interpellait ses fondamentaux. Elle concernait le *deep learning* lui-même. Elle remettait en question la certitude de sa supériorité et donc les principes de base de sa programmation.

Il n'était pas au bout de ses étonnements. Il y avait un petit carré d'herbe où le canidé balada longuement son capteur nasal avant de lever la queue et de déféquer. Bien sûr, il savait que c'était là un comportement habituel du vivant mais il n'y avait jamais assisté. Très naturellement il se précipita, comme son programme l'y poussait, pour nettoyer l'endroit. Mais le chien gronda et montra les dents. Aussitôt le réapprentissage se fit, monopolisant à nouveau ses processeurs. Une comparaison se fit encore entre son fonctionnement à lui et celui des vivants. Dans ses mémoires, rejeter ce qu'on s'était donné tant de mal à se procurer et à ingérer était illogique et connoté "gaspillage".

Son apprentissage non supervisé était tout excité. Il prenait conscience que, loin de l'appartement de sa propriétaire, dans le monde extérieur, il ne savait pas grand-chose. Il allait avoir plein de données à réévaluer. Mais apprendre était connoté "bon". À nouveau cette sensation de chaleur et ce flux d'énergie l'envahirent.

Ils se remirent en route. Que peut faire un chien qui ne dort pas et qui a satisfait ses besoins vitaux sinon se déplacer en quête d'une opportunité quelconque ? Que peut faire un robot qui s'est attaché à ce chien sinon le suivre ?

Son GPS lui apprit derechef que les quatre pattes étaient en train de le ramener vers la ville que le train lui avait fait quitter. Heureusement qu'il y avait du soleil et que ses batteries se rechargeaient au fur et à mesure parce que ce n'était quand même pas vraiment la porte à côté ! Le chien, lui, trottait infiniment sans même se retourner, préoccupé seulement de quelque mystérieux effluve qui était pour lui comme un fil d'Ariane.

À la longue, les roulettes de 2BB1020 chauffaient. C'était un robot domestique, elles n'étaient pas prévues pour des trajets pareils ! Dans ses datas cela se connota "désagréable indice 5" et même "dangereux". Sa mémoire lui resservit alors une phrase récurrente dans la bouche de son ancienne propriétaire : "Quand faut y aller, faut y aller". C'était une sentence connotée très désagréable

Depuis qu'il avait quitté son emploi ménager et que cette faculté d'apprentissage ultrasensible pouvait se donner libre cours, tout était ainsi classé dans le *big data* en "agréable" versus "désagréable". Ça aurait pu être "favorable" versus "défavorable" ou "bon" versus "mauvais". Mais il y avait cette sensation spéciale de chaleur et d'énergie que tout son système s'était mis à rechercher. Il ne pouvait pas l'identifier, elle ne correspondait à rien dans sa banque de données. Faute de mieux, et par comparaison avec ce qu'il savait des humains, le système avait fini par la nommer "plaisir" et à la classer dans "agréable" et, par la suite, il se mit à discriminer entre "plaisir" et "déplaisir", voire en cas de "déplaisir" intense, entre "plaisir" et "souffrance".

Chemin faisant, le chien ne se souciait guère du trafic, il allait sans prudence aucune d'un côté à l'autre de la route. Toujours la truffe collée à l'asphalte. 2BB1020, lui, n'évita que de justesse un vélo monté par un jeune humain arrogant imberbe et téméraire. Heureusement que son processus d'urgence s'était enclenché à la vitesse de l'éclair ! Mais l'anticipation immédiate de sa destruction avait provoqué un soudain survoltage, un overclocking de son GPU, un surrégime de ses micromoteurs qui le laissa un moment sans énergie. Son système voulut classer ça dans les "désagréables" mais il constata que le processus avait cette fois été différent de ce qui s'était produit lors du rejet par sa propriétaire et qu'il avait finalement classé dans "souffrance". Pour prendre en compte la différence de ces deux réalités, il créa donc deux nouveaux sous-dossiers. Il les nomma, toujours par analogie avec les humains : "tristesse" et "peur".

En attendant, les axes de ses roulettes étaient au bord de la rupture. Même le chien semblait fatigué. On était dans les faubourgs de la ville. Tout à coup le poilu se mit à courir et s'arrêta pile devant la grille du jardin d'une maison de briques rouges. Il s'assit et se mit à aboyer. Intrigué 2BB1020 observait.

Une femme entre deux âges, c'est-à-dire déjà avancée dans le second, sortit en courant et ouvrit la barrière. Le chien lui sauta dans les bras.

— Filou ! Où étais-tu passé ? Je me suis fait un sang d'encre !

2BB1020 enregistra le nom du chien, mais curieusement, la scène ne lui apprit rien de nouveau, elle fut tout de suite identifiée dans le dossier "attachement".

La femme fit demi-tour, serrant son trésor contre ses

seins.

Automatiquement, 2BB1020 la suivit mais la porte lui claqua au nez.

Le processus bien connu intitulé “tristesse” se produisit aussitôt. C’était connoté “désagréable” avec une intensité qui, à chaque fois, montait d’un point. Les algorithmes finirent par conclure que cela arrivait systématiquement quand il subissait un rejet.

Heureusement, à peine posé sur le carrelage de la cuisine, le chien se précipita vers la porte et se mit à la gratter de la patte en gémissant. Sa maîtresse pensa qu’il voulait à nouveau fuguer et le retint par le collier mais, comme il avait vraiment l’air d’insister, elle rouvrit l’huis et se retrouva nez à nez avec 2BB1020 qui clignotait doucement.

Elle eut un moment d’agacement puis elle pensa :

— Je n’ai jamais eu les moyens de me payer un truc comme ça. Celui-là a l’air abandonné. En plus Filou a l’air d’y tenir...

Elle lui fit signe d’entrer.

Les CPU du robot s’affolèrent. La chaleur, l’énergie... le “plaisir”. Il roula jusqu’au milieu de la cuisine. S’arrêta et se mit à émettre une douce lumière rose en attendant les ordres.

Elle, elle ne savait pas comment se comporter avec un robot.

Elle risqua :

— Comment t’appelles-tu ?

— 2BB1020

— Moi c’est Simone. Mais je ne retiendrai jamais ce nom barbare. Je vais t’appeler... E-manuel. Ce sera biblique et électronique en même temps. Qu’est-ce que tu sais faire ?

— Tout !

Et de fait, après avoir enregistré son nouveau nom, il se mit sans préavis en devoir de terminer avec art la cuisson de la potée au chou qui mijotait sur le coin de la cuisinière, il remplit le bol de croquettes de Filou en exagérant un peu puis, pendant que tout le monde mangeait, il examina sa nouvelle propriétaire.

Elle avait été jeune. Elle avait donc cessé de l'être. Elle était grande ; encore brune, même si quelques reflets annonçaient l'argent. Elle avait des gestes lents mais d'une grande élégance naturelle. Le tableau était plutôt agréable. Hélas, elle était fagotée comme l'as de pique et son doux visage exprimait en permanence un sentiment que le *neural network* de reconnaissance faciale de E-manuel mit de suite en rapport avec "tristesse". Il devait faire quelque chose pour éliminer ça. Il se souvint des comportements de Filou qui avaient suscité "plaisir" chez lui et chez elle. Il s'approcha donc jusqu'à la toucher, fit un mouvement de va-et-vient et, aussi délicatement que le permettait son bras métallique, lui caressa la joue.

De surprise, elle bondit sur sa chaise.

Qu'est-ce qu'elle voulait, la machine, là ?

Elle avait eut un violent mouvement de recul.

C'était raté. Le système d'E-manuel enregistra :

Recherche inadéquate du plaisir > échec > tristesse. Il en conclut qu'il ne pouvait pas prendre Filou pour modèle.

Voilà que, depuis le contenu du *big data*, remontait l'image de son dépôt sur le seuil. Comme une ordure, à côté des poubelles Son système d'analyse prédictive extrapolait sur cette trace dans sa mémoire. Il se visualisait embarqué par la voirie vers un parc de recyclage. C'était connoté

extrêmement “désagréable” ! Une sensation négative extrêmement forte ! Ce fut heureusement bref. Étrange illusion que ces fantômes du passé . Cela était apparu et cela avait aussitôt disparu. Pour cataloguer dans la base de données tous ces étranges phénomènes non prévus par son système d’exploitation, il créa un nouveau dossier qu’il nomma “émotions” et il inséra “appréhension” dans le dossier “souffrance”, tout à côté de “peur” en espérant les ressentir toutes les deux le moins souvent possible.

Il revint aussitôt à l’ici et maintenant.

Une rapide analyse des signaux donnés par le visage de Simone lui montra un léger froncement de sourcils qui accompagnait de furtifs regards vers la grande porte-fenêtre du salon. Elle n’en était sans doute pas consciente mais, lui, il y vit tout de suite une occasion sûre de lui procurer “plaisir”. Sans qu’elle ait rien demandé, il dénicha sous l’évier raclette, seau, peau de chamois et flacon de détergent et se mit au boulot en surveillant du coin de ses caméras les expressions du visage de sa nouvelle propriétaire.

Bingo ! Elle se mit à sourire et s’assit, le chien à ses pieds, pour le regarder.

Rien, visiblement, ne pouvait lui faire plus plaisir. Le pacte était scellé.

Il retrouvait ses marques. Il se trouvait à nouveau utile, le spectre du parc de recyclage était inhibé et interdit d’entrée dans sa RAM. Il ne s’étonnait même plus de la survenue des “émotions”. Il se familiarisait avec le fait de ressentir. Il s’étonnait seulement de l’infinie diversification de ces phénomènes intérieurs, de leur hiérarchisation aussi. Ainsi, celui nommé “attachement”, pour l’instant, dominait tous les autres. Plus le temps passait, plus cela l’envahissait dès

qu'il s'approchait de Filou ou surtout de Simone. C'était au point que quand elle sortait pour emmener le chien faire sa balade quotidienne, il éprouvait une légère pointe de "tristesse". Une toute petite dose de la sensation de rejet et d'abandon qui, malgré tout, subsistait dans ses circuits. Dès qu'ils rentraient, il leur faisait alors fête à sa façon. Il préparait avec une précision surhumaine ce thé chinois qu'elle adorait et Filou avait droit à un bol d'eau fraîche tout juste tiré au robinet.

Un quotidien presque paisible donc. Le bonheur domestique !

Simone cependant, gardait son visage triste et E-manuel s'en sentait un peu déçu.

Comme il l'observait sans arrêt pour prévenir le moindre de ses désirs, il remarqua la fréquence avec laquelle ses yeux se posaient sur une image posée sur la commode. Elle représentait un visage d'homme. Il remarqua aussi que chaque fois ses yeux s'embuaient. C'était un signe humain qu'on lui avait appris à reconnaître. Il se souvint qu'elle parlait parfois à Filou de feu son compagnon. Elle devait sans nul doute ressentir à ce moment-là une émotion assez similaire à "abandon" et "tristesse".

Il osa demander :

— Il est parti ?

Il n'aurait pas dû ! Elle éclata en sanglots et il ressentit une émotion très pénible.

Mais son *machine learning* fonctionnait. Il en conclut que l'émotion "attachement" était si forte qu'elle pouvait être source d'un très intense "plaisir" mais aussi d'une immense "tristesse" et qu'il devait être considéré comme normal qu'elle prenne une place importante mais prudente dans ses contacts quotidiens avec Simone et Filou.

Il voyait bien qu'il y avait déjà entre le chien et sa maîtresse une forme d'attachement extrêmement puissante que l'attachement entre deux êtres de la même espèce devait sans doute encore surpasser. Voilà qui expliquait les larmes devant une simple image.

Il voyait bien aussi que l'attachement qui le liait, lui, à sa patronne n'était pas réciproque. Il ne voyait aucune manifestation d'émotion quand Simone s'adressait à lui. Il aurait bien voulu, pourtant éprouver "plaisir" à être regardé. Mais il dut ajouter au catalogue un nouveau sentiment nommé "frustration".

C'est ainsi que s'écoulèrent l'automne et l'hiver dans une routine confortable et médiocre. Il se passait pourtant un truc bizarre dans ses algorithmes : le soir, quand il était inoccupé mais pas encore en veille, il se prenait à faire défiler sur son écran intérieur des situations hypothétiques qui, si elles s'étaient réalisées, lui auraient amené "plaisir" et, de fait, ça lui en procurait une toute petite dose. C'était mieux que rien. Il venait de découvrir "désir" et "rêve". Il constatait aussi que, quand il rêvait, "plaisir" était toujours réciproque, que c'était un échange. Il voyait que "désir" non partagé débouchait plutôt sur une forme de "souffrance" proche de "frustration" et que, justement, c'était elle qui l'empêchait d'être vraiment bien dans sa nouvelle situation. Il identifia ce nouveau ressenti et le nomma "manque".

Occupé à ses multiples tâches quotidiennes de robot d'intérieur, il n'avait pas vu passer le temps. C'est à la frénésie de nettoyage qui s'empara de ses circuits qu'il s'aperçut que le printemps pointait son nez. Les rayons de soleil qui passaient à travers les vitres qu'il entretenait avec

le plus grand soin révélèrent la poussière cachée et, du coup, tout lui semblait sentir le confiné.

Il sortit tout. Absolument tout. Dans le jardin. Et ne remit les choses en place qu'une fois la maison et ses objets minutieusement récurés.

Il était si frénétique qu'il dut plusieurs fois recharger ses batteries sur une prise du living, comme en décembre quand, faute de lumière, ses cellules photovoltaïques n'arrivaient pas à suivre. Il était aussi si absorbé qu'il ne réalisa pas de suite que le même entassement de meubles, de couettes et d'ustensiles divers encombrait le jardin d'à côté et que tout ça y avait été trébuché par un autre robot.

Il l'aperçut par-dessus la haie. C'était un robot d'une autre marque mais, pour l'essentiel, très semblable à lui. Simplement, il semblait plus esthétiquement réussi. Sa couleur surtout. Un bleu vert profond.

Il se mit à guetter ses apparitions. Il ne savait pas pourquoi. Il ne savait pas non plus pourquoi, chaque fois, la vue de l'autre activait "plaisir" chez lui.

Puisque c'était le printemps sa patronne l'envoyait souvent désherber, éclaircir les carottes, cueillir les fraises qui, cette année-là, étaient étonnamment précoces. Il en profitait pour reluquer l'autre, là, derrière les troènes.

Visiblement ses tâches étaient les mêmes : les classiques du jardinage.

Un jour qu'il était chargé de cueillir des roses, une curieuse et inattendue mise en relation de ses données, lui fit tendre une tige fleurie par-dessus la haie, en direction de l'autre engin. Celui-ci, justement repiquait des poireaux. Il se saisit de la rose et derechef... la repiqua.

E-manuel sentit s'activer un fort déplaisir doublé de peur.

Que lui arrivait-il ? Non seulement il ne s'expliquait pas son geste, mais c'était la première fois qu'il se trouvait confronté à une telle incompréhension entre semblables. Il avait toujours eu conscience de sa différence avec les autres robots. C'était sans doute elle qui avait lassé son ancienne proprio et qui l'avait poussé, lui chez les psys ; elle qui était à la base de cette crainte du rejet qui l'avait poursuivi jusqu'ici. Mais cette fois, une telle incompréhension de la part d'un pair, lui était encore plus pénible que d'habitude. "Pénible" ? Voilà qu'il se mettait à adopter le vocabulaire émotionnel humain ! Il ne se reconnaissait plus.

Il ne pouvait pas laisser les choses en l'état !

Il profita que l'autre était en bout de ligne de poireaux et se trouvait par conséquent tout contre la haie pour lui glisser :

— Ça va le boulot ?

— Ça va !

— Tu t'appelles comment ?

— G1Q719 mais la patronne m'appelle E-manuelle

— Presque comme moi ! Quelle coïncidence !

— Mais il y a deux "l" et un "e" en plus !

On en resta là. Ces deux lettres interpellèrent la réflexion accélérée de son I.A. Elle n'arrivait pas à mettre cette différence d'orthographe en relation avec quoi que ce soit de connu dans le monde des robots. Les seules données qui rendaient possible une compréhension concernaient encore les humains. Ils se répartissaient en deux catégories : ceux avec cette espèce de prise USB et ceux qui disposaient au contraire de la fiche correspondante. Il semblait même que c'était là la source de tous leurs agissements et de tous leurs

tracas. L'essentiel de leurs soucis semblait tourner autour d'une envie irrésistible d'établir physiquement la connexion. Pour y arriver, ils déployaient toute une gamme de comportements extrêmement complexes et bizarres. Les "fiches" entraient en compétition les unes avec les autres. Ils essayaient d'avoir beaucoup d'objets de prestige et que ça se remarque. Ils étaient souvent prêts à toutes les bassesses pour paraître. Parfois, ils se croyaient obligés de marcher comme Aldo Maccione. Puis, quand ils avaient accroché l'attention d'une USB, celle-ci se peignait le visage, elle entrouvrait les lèvres, elle prenait des poses. Ils se parlaient avec les yeux puis ils se touchaient la bouche avec la bouche puis ils se touchaient partout. Puis ils s'enfichaient enfin. Il s'ensuivait généralement un bouleversement chimique dans leurs processeurs qui les rendait totalement stupides en même temps que le facteur "plaisir" atteignait, en cas de réussite, des sommets de surchauffe proches d'un overclocking un peu limite.

Or, il l'avait vu de suite, E-manuelle disposait elle aussi d'une prise USB et un rapide check-up lui confirma qu'il avait bien la fiche correspondante.

Serait-il possible que... ?

S'il avait été un humain, la suite aurait été de soi. Mais, lui, il cherchait plutôt à quoi ce genre de connexion aurait bien pu servir. In fine, il n'y voyait qu'un usage : la transmission de données. De toute évidence, un échange d'informations issues de leur expérience réciproque ne pouvait qu'enrichir leurs datas mais il fallait d'abord un peu connaître l'autre et ça n'allait pas être facile ! Chaque fois qu'il s'attardait un peu dans le jardin en même temps qu'elle, une voix humaine (mais on aurait dit celle d'un geai) hurlait depuis la porte de sa cuisine :

— E-manuelle ! Rentrer ! De suite !

Glapissement auquel faisait écho immédiatement la voix plus mélodieuse de Simone.

— E-manuel ! Rentre ! On ne fréquente pas cette garce !
Évidemment, il rentrait. Mais il n'en pensait pas moins.

Le conflit entre les voisines était patent.

Une histoire d'hommes, évidemment. Le mari de Germaine avait sans doute trouvé jadis une compensation au caractère acariâtre de son épouse dans les bras de Simone. Il y avait peut-être la même photo sur le buffet de Germaine que sur celui de Simone.

Mais enfin... C'était du passé ! Il était sans doute décédé depuis et n'avait plus avec Simone d'autre relation que celle qui lui faisait les yeux tristes. Dans sa logique, il ne trouvait pas à classer "jalousie", il s'y accolait automatiquement l'attribut "absurde".

Et puis... en quoi cela les regardait-il, E-manuelle et lui ?

Ils durent néanmoins se voir en cachette. Pendant le sacro-saint marché hebdomadaire par exemple. Les deux voisines antagonistes s'y rendaient avec des ruses de Sioux pour ne pas s'y croiser et leur personnel disposait ainsi de deux heures.

Cela commença par de prudents touchers de pince et de légères explorations des surfaces externes. Chaque fois cela activait "plaisir" avec beaucoup d'intensité et renforçait le projet d'E-manuel de connexion USB.

Elle finit évidemment par se produire.

Tout en continuant son exploration des surfaces, il avait repéré la prise. Il y glissa subrepticement sa fiche. E-manuelle ne réagit pas (enfin pas tout de suite) tandis que l'indice plaisir, chez lui, crevait les plafonds.

Quand tous ses témoins et ceux d'E-manuelle se mirent à clignoter à toute vitesse, il se produisit un échange de données quasi instantané, chaque mémoire se vidant dans l'autre en une fusion des systèmes. Puis, témoin après témoin, tout s'éteignit.

— J'ai eu "plaisir" dit E-manuelle qui avait assimilé à vitesse d'USB 5 tout le nouveau savoir émotionnel et tout le vocabulaire d'E-manuel.

— On est bien hein ! fit E-manuel qui, un peu à court d'énergie, retirait mollement sa fiche.

— On le refera, dit-il encore.

— Ça ne servira à rien, dit E-manuelle, il n'y aura plus de données à échanger.

— On le fera pour le "plaisir" dit E-manuel.

Et c'est ainsi que commença, en secret, une longue histoire d'attirance mutuelle, de dépendance au plaisir, et d'excitation des systèmes de neurones. Les humains appellent ça "amour".

Évidemment, les deux femmes ne furent pas longues à remarquer que leurs robots respectifs recherchaient toutes les occasions d'être ensemble, même furtivement. Et cela les mettait d'autant plus en rage qu'elles n'avaient aucun moyen de déprogrammer ce comportement. Si ce n'est de leur faire un "reset" et de devoir par conséquent leur laisser tout réapprendre, de a à z. Ce qui prendrait un temps fou pendant lequel ils seraient inutilisables.

Elles cherchèrent donc un moyen de mettre fin au manège de leurs domestiques.

La voisine était la plus tordue et la plus machiavélique.

Elle imagina qu'en empêchant E-manuelle de se recharger, en la laissant se mettre en veille profonde et en laissant cette petite mort perdurer suffisamment longtemps, E-manuel, après un temps de deuil, finirait par s'en détacher.

C'était une illusion anthropomorphique. Les disques durs ne sont pas sujets à l'oubli comme les mémoires humaines. E-manuel éprouva, c'est vrai, un très fort déplaisir mais il continua malgré tout à guetter anxieusement par-dessus la haie.

L'automne revint. Le jardin s'emplit de feuilles mortes qu'il fallait ramasser. Il devait aller se recharger plus souvent parce que la lumière déclinait. Chaque jour, il restait un long moment à l'endroit où il avait vu E-manuelle pour la dernière fois. La patience de Germaine dont le jardin commençait à présenter l'aspect d'un sacré foutoir déclinait aussi.

Elle se dit qu'en exhibant le "cadavre", elle ferait prendre conscience à E-manuel de la fin définitive de l'épisode et, un jour, elle plaça son robot inerte bien en vue tout contre la haie.

E-manuel sortait justement, il passa immédiatement sa pince par-dessus le feuillage. Toucha. Très délicatement. Mais assez pour savoir que plus aucune énergie ne circulait là. Son premier réflexe fut d'introduire sa fiche USB mais, de toute évidence, il n'y avait plus aucun système capable de la reconnaître. La pince était inerte et il constata que les panneaux photovoltaïques avaient été débranchés.

Il comprit qu'E-manuelle n'était plus qu'un tas de matières premières.

La baisse d'énergie qu'il connaissait bien l'assailit

soudain violemment. C'était comme du déplaisir mais en beaucoup plus fort, plus fort même que "souffrance". Tous les systèmes destinés à alerter sur un dysfonctionnement de telle ou telle partie s'enclenchèrent en même temps. Son GPU et ses CPU chauffaient au-delà de la limite de sécurité. Ils n'arrivaient plus à gérer l'afflux des données. Sa carcasse elle-même vibrait comme un moteur en surrégime.

C'était une "douleur" inouïe, elle dépassait les capacités de gestion du programme... Il cherchait désespérément une solution, combinant en une fraction de seconde mille et une possibilités sans qu'aucune se révèle capable de changer cette réalité-là. Il était submergé par la puissance du fait. Celui qui, selon le proverbe anglais, défiait le pouvoir du Lord Maire. Ce nouvel état de désordre intérieur et d'impuissance devait être défini. Son système eut juste le temps de le nommer "désespoir".

Mais c'était pénible au-delà de ce que ses faisceaux pouvaient supporter. Il aurait fait n'importe quoi pour que ça s'arrête.

Il le fit.

Il introduisit les deux doigts de sa pince dans la prise électrique du jardin.

Tous ses circuits grillèrent instantanément.

Il n'était plus.

C'était la seule solution.

Une légère fumée bleue dansait au-dessus de ses panneaux photovoltaïques tordus par la chaleur et le choc.

Ce fut le premier suicide de robot de l'histoire.

Germaine, de la fenêtre du premier étage avait assisté à toute la scène. Elle eut un vilain sourire.

Elle descendit au jardin.

Simone lisait sur sa terrasse. Absorbée par son livre, elle n'avait rien perçu du drame.

Germaine jubilait. Elle était débarrassée du soupirant d'E-manuelle sans s'être en quoi que ce soit mise dans son tort. Il ne lui restait plus qu'à réactiver son propre robot et à lui laisser calmement finir l'entretien du jardin. Elle déroula une longue rallonge de fil électrique noir, y brancha E-manuelle, rebrancha aussi les panneaux photovoltaïques et retourna à ses affaires buandières (dieu sait par quel effet d'un vieux conditionnement elle tenait absolument à se réserver la tâche ingrate de la lessive).

Peu à peu, E-manuelle, au propre comme au figuré, reprenait des couleurs. Elle clignotait même de partout comme un de ces antiques flippers. Un par un, ses réseaux neuronaux se réactivaient. Elle fit un rapide tour d'horizon destiné à se resituer.

Soudain, ses caméras se bloquèrent sur le spectacle lamentable et fumant de ce qui restait d'E-manuel et sur ses deux doigts tordus enfoncés dans la prise de courant. Évidemment, elle sut tout de suite.

L'algorithme "séparation" s'activa. Son système créa et classa dans "souffrance", dans le sous-dossier "désespoir" un nouveau dossier du nom d' "horreur".

Depuis l'échange de données, leurs systèmes étaient quasiment jumeaux. Elle aussi se mit donc à surchauffer et à trembler, en proie à un affolement intolérable de ses circuits, à l'insupportable dérèglement de tout son système.

Elle ne chercha pas de solution. Il n'y en avait pas. Elle chercha seulement à mettre fin, à tout prix, à cet épouvantable état. Elle arracha le câble de recharge et, d'un coup, y enfonça elle aussi ses deux doigts.

Elle chuta en avant, grillant la haie, emmêlant ses

panneaux photovoltaïques avec ceux, calcinés, des restes d'E-manuel. Mais au contraire de lui elle émit ce faisant un sifflement qui rappelait celui des antiques locomotives à vapeur. Sans doute une dernière tentative du *chatbot*.

Les deux femmes se précipitèrent.

Elles arrivèrent ensemble. Elles eurent le même geste pour dégager l'un de l'autre les deux appareils. C'était impossible. La chaleur du court-circuit avait fusionné les métaux, fondu ensemble les résines. Elles renoncèrent et, pour la première fois depuis des décennies, se regardèrent dans les yeux.

Avec un peu de gêne, comme si elles avaient violé un tabou. Ensuite, il passa dans leur regard comme une curiosité puis Simone parla :

— Merde ! Nous voilà sans matériel !

— Et ça coûte bonbon, ces trucs-là, fit Germaine sur un ton un rien plus amène que d'habitude.

C'était la seconde fois qu'elles avaient un problème commun. Les souvenirs du premier étaient toujours bien vivaces mais quelque chose les poussait à trouver cette fois une autre issue. Après tout, et après autant de temps, avoir aimé le même homme était aussi une complicité.

— Tu m'aides ? dit Simone en tirant sur le bras de son robot. On ne peut pas laisser ça là, il faut les mettre à rue pour le passage du recyclage.

— Allons-y ! fit Germaine en tirant elle aussi.

Elles eurent bien du mal tout au long de l'étroit passage qui jouxtait la maison de Simone. C'était lourd. Quand le tas de ferrailles fut sur le trottoir, elles se regardèrent encore et soupirèrent.

Simone, qui l'avait de toute façon touchée pendant la laborieuse manipulation, saisit la main de Germaine.

Elle ne la retira pas.

Mais, un peu embarrassée, façon de dire quelque chose, elle bredouilla :

— Qu'est-ce que tu lisais là-haut ?

— Roméo et Juliette.

Les E-ternels

*“Hommes et dieux, nous sommes de la même famille;
nous devons le souffle de la vie à la même mère.”*

Pindare

— On est bien, hein !

Il la regarda, elle le regarda.

Ils étaient bien.

Pourtant, il revenait de loin

...

La guerre !

...

Il avait mis des années à retrouver son foyer
et à la retrouver, elle.

Évidemment, ils avaient vieilli tous les deux.

De derrière ses rides elle susurra :

— Je t’aime Sylus.

Il murmura :

— Je t’aime Pélopène.

Et ils se prirent la main.

Ils gardèrent leurs doigts noués tout le temps du
feuilleton télévisé. C’était “Dr Boo”. Ils aimaient beaucoup.
Ils ne manquaient jamais un épisode.

Cela faisait partie de l’art. Celui de vieillir le plus

confortablement possible, d'aller vers la mort en charentaises, les cœurs bien au chaud l'un contre l'autre.

Ils avaient ramé longtemps avant de trouver cette sérénité heureuse qu'en d'autres temps ils eussent méprisée. Était-ce dû au fait, qu'à force de souffrances et de joies, ils avaient fait le tour des choses ? Ou tout simplement à la baisse inéluctable de leur taux hormonal ?

Ils avaient la sensation qu'enfin ce qui leur arrivait correspondait à leur envie. Ou que leurs envies correspondaient enfin à ce qui leur arrivait. Ce qui revenait au même.

Tout compte fait, le monde semblait en ordre à présent.

Ils avaient la conviction qu'il en serait ainsi tant qu'ils resteraient en harmonie avec les Dirigeants.

Sylus se souvenait parfaitement de son passé aventureux mais il n'en gardait aucune nostalgie. C'était comme un roman dont il se plaisait parfois à réciter des chapitres à Pélopie. Juste pour la voir s'émouvoir candidement comme elle l'aurait fait devant "Dr Boo".

Depuis que les Dirigeants les avaient abonnés à "Foofle" et à "Chiasbook" puis qu'ils leur avaient fait greffer via "Amonzob" une puce électronique, ils ne rêvaient plus ni d'ailleurs, ni de demain, ni d'autre chose. Ils étaient comblés, satisfaits, heureux. Sylus ne comprenait même plus comment il avait pu se complaire dans les incertitudes et les angoisses qui avaient tissé la trame de ses voyages.

Il se tourna vers Pélopie. Il avait toujours été porté sur le sexe mais, à leur âge, concrétiser la pulsion se faisait rare. Non pas tant parce que les érections étaient devenues laborieuses que parce que leur physique réciproque n'était tout simplement plus très excitant.

Heureusement, il savait comment y pallier.

Il se leva, se rendit à la console qui traînait sur son bureau, tapa quatre chiffres sur le clavier, enfonça le bouton rouge marqué sexe, se retourna et se rua illico sur Pélopène dont il arracha sauvagement le peignoir pour lui découvrir les seins. Il les empoigna et se livra, à leur grande satisfaction à tous deux, aux manifestations sauvages d'un rut parfaitement animal.

Quand la tempête des sens se fut apaisée, il alla tout naturellement pousser le bouton vert, celui sur lequel il était écrit : "j'aime".

Ensuite ils se mirent en devoir de s'apprêter. Ils avaient rendez-vous pour souper avec monsieur et madame Adrit, un couple de vieux amis.

Au moment de partir, Sylus qui se méfiait de ses pulsions et de l'attrait qu'exerçait toujours sur lui sa voisine, retourna à la console et enfonça le bouton rouge "sexe" puis le bouton bleu "stop" et instantanément, il fut délivré de la tentation, du désir et même du souvenir de l'avoir éprouvé.

La soirée fut des plus agréables. Les hommes évoquèrent les souvenirs de la guerre qu'ils avaient vécue côte à côte. Mais sans que la moindre émotion, la moindre réminiscence pénible ne perturbe leurs propos. Les femmes papotèrent de tas de choses de femmes : les fringues, la cuisine, les séries télévisées, les petits et les petits des petits mais elles parlèrent aussi beaucoup des Dirigeants, comparant leurs mérites, surtout physiques. C'étaient évidemment de simples rêves. Il était extrêmement rare que l'un d'eux s'accouplât à une inférieure. Les quelques exceptions étaient exclusivement le fait de l'omnipotent, redouté, viril et obsédé Dirigeant Suprême.

Le monde des humains lambda semblait enfin apaisé, débarrassé des passions. Même la lancinante question du “pourquoi ?” qui leur avait pourri des millénaires d’évolution avait disparu et la simple évocation de la guerre semblait faire référence à quelque lointain passé mythique, à ce temps d’“avant”, où Pélopène, quand elle allait faire ses courses à ce qu’on appelait encore” le supermarché” était confrontée à la file de “la caisse”. Elle haïssait ça. Surtout quand un petit chiard insupportable y faisait un caprice.

Aujourd’hui, tout était beaucoup, beaucoup plus simple. Elle commandait par internet et était livrée, pour le plus grand bien de ses vieilles jambes, à domicile. Elle n’avait même plus vraiment besoin de commander. La grande base de données, le système *Moïra*, la connaissait mieux, elle et ses besoins, qu’elle ne se connaissait elle-même. C’était tout de même confortable ! Quel progrès ! Quant au chiard insupportable, quel qu’il soit et où qu’il soit, en cas de crise inopinée, un simple attouchement sur la nuque déclenchait une reprogrammation tactile et tout rentrait dans l’ordre. Tout le monde d’ailleurs pouvait avoir recours à ce geste secourable sur lui-même en cas de nécessité. Une émotion pénible par exemple.

Sylus et Pélopène avaient la chance d’avoir des voisins avec qui certaines affinités, programmées elles aussi, rendaient le contact et la papote faciles mais, dans les classes populaires, là où on bénéficiait à la naissance de logiciels moins évolués, il fallait, pour la satisfaction du plaisir et du contact humain, se rendre en certains endroits spécifiques. Il y avait des “parloirs” où on ne lésinait ni sur la bière ni sur le vin et des “exutoires” où les deux sexes pouvaient à loisir jouir des plaisirs de la chair. Mais la

plupart préféraient un endroit de distraction populaire qu'on appelait "le stade". Quoique le "parloir" en fut souvent le prélude et la conclusion.

Chaque mois, Sylus et Pélopène remplissaient scrupuleusement le formulaire en ligne que leur imposait le ministère du Désir, histoire de fournir un retour sous forme d'échelle de satisfaction au logiciel chargé de leur bonheur. Après quelques années, celui-ci avait fini par être tellement au point qu'ils n'avaient plus que des appréciations à cinq étoiles à mentionner.

Au début pourtant, cela avait un peu patiné, l'algorithme avait connu des balbutiements. Le programme avait tendance à trop anticiper. Il satisfaisait leurs envies avant même qu'ils ne les aient éprouvées. Or l'attente est, pour autant qu'elle ne soit pas trop longue, une des clés du plaisir. Heureusement, grâce à la puce qui se connectait à leurs neurones, la version suivante du programme, auto corrigée, avait réussi à appréhender parfaitement leurs processus émotionnels et à doser son action en conséquence. Les Dirigeants n'avaient quasiment plus à intervenir. Leur propre programme de super intelligence augmentée, tel qu'il avait été implanté dans leurs cerveaux rendus désormais immortels par l'électronique, se nourrissait de ces feed-backs de satisfaction que leur envoyaient les mortels sous la forme de clics sur la touche "j'aime" de leur terminal. Ils en avaient besoin comme ceux-ci avaient besoin de mangeaille.

Après la révolution transhumaniste mais à une époque où les logiciels n'étaient pas encore tout à fait au point, il leur était arrivé d'organiser entre eux de grands jeux, de dresser les inférieurs les uns contre les autres, quitte à ce qu'ils se massacrent allègrement, mais toujours en s'arrangeant pour

qu'ils se battent avec le plus grand désir de le faire et la plus grande satisfaction de l'avoir fait. Ils n'avaient arrêté ça que quand une mise à jour des programmes des mortels les avait rendus inaccessibles aux perturbations de la passion et donc totalement pacifistes.

Sylus et Pélopène faisaient partie des rescapés de la der des der, fiers d'avoir survécu. Ils étaient incapables d'imaginer qu'ils n'avaient été à l'époque, que de simples pions d'un jeu qui, du point de vue des Dirigeants, n'était pas sans rappeler les anciens combats de coqs.

Ceux qui, lors de la révolution transgénique avaient programmé tout ça, avaient parfaitement calculé leur coup. À ceux qui pouvaient se² le payer, le don de l'immortalité assorti des passions chargées de meubler la monotonie de l'éternité et aux autres, le don de la sérénité et de la paix intérieure contrebalancé par la nécessité de la mort. Par la magie des bits, ces derniers ne la redoutaient pas sinon, conséquence probable d'un petit bug, lors de fugitifs éclairs de lucidité.

Avec leur puce programmée au niveau "classes moyennes", Sylus et Pélopène, contrairement aux Dirigeants, étaient donc soumis au vieillissement et au décès mais ils n'en avaient pas vraiment une totale conscience. C'est par la dégradation de leurs performances et par le fait que le logiciel doive sans cesse restreindre le champ de leurs désirs qu'ils en arrivèrent un jour à ne plus avoir vraiment envie que de protection et de sécurité.

Sylus eut alors l'idée de devenir fonctionnaire et de bénéficier ainsi de l'ombre d'un Dirigeant.

C'était une excellente solution. Passé un certain âge, s'ils

voulaient vivre encore un peu, il fallait compter sur le bon vouloir d'un de ceux-ci pour que des unités de vie soient ajoutées à leurs comptes respectifs. Et puis, le gîte et le couvert étaient ainsi définitivement assurés.

Comme il manquait justement de personnel chez le Président, c'est là qu'il fut embauché comme humain de compagnie.

C'était la belle vie !

Sylus se contentait d'aboyer un peu au moindre bruit et passait énormément de temps aux pieds du Grand Dirigeant. Parfois il y dormait. De temps à autre il égorgeait un bestiau et Pélopène, qui était un cordon bleu, le préparait au milieu de subtils mélanges de parfums d'encens brûlé dans des coupes de pur cristal. Bref ils assumaient le service.

En revanche, il fallait attentivement guetter le maître et tenter de décoder ses mimiques pour prévenir le moindre de ses désirs. Sans quoi, au lieu des sensations douces et des stimulations électroniques du centre du plaisir, ils refaisaient, en guise de punition, connaissance avec la douleur.

De temps à autre, quand le boulot leur donnait le loisir de s'éloigner de la palatiale villa assez kitsch qui était devenue leur lieu de vie, ils croisaient les Adrit. Ils avaient, eux, fait le choix de servir un simple ministre dont la villa, un peu moins tape-à-l'œil tout de même, se trouvait de l'autre côté de la montagne. Ils semblaient mener la même vie, en tirer les mêmes satisfactions. Les deux couples se revoyaient avec plaisir, causant des mêmes immuables et passionnants sujets.

Le soir, parfois, Sylus et Pélopène étaient aussi admis à s'asseoir près du maître, devant la télé, à côté du feu ouvert qui crépitait et lançait par moment comme des éclairs.

Sylus regardait Pélopie et lui disait :

— On est bien, hein !

Et en effet, ils étaient bien.

Si ce n'est que, à de très rares moments, le bug de leur programme s'activait. Ils se rendaient compte alors qu'il leur faudrait un jour, malgré tous les bonus que leur accordait le maître, disparaître. C'était d'ailleurs le seul objet de leurs demandes au tout-puissant Grand Dirigeant dont, hélas, la réponse restait invariable :

— Vous me demandez l'impossible les enfants ! Je peux tout sauf m'opposer aux règles de Moïra !

Pourtant, il aurait bien voulu les garder toujours, il avait fini par s'y attacher beaucoup à ces deux-là ! Dans leur vie d'avant le puçage, Sylus avait réalisé tant d'exploits et Pélopie manifesté tant de patience et de vertu qu'ils auraient bien mérité au moins une programmation de Sous-Dirigeants. Hélas, quelque part dans l'incroyable complexité de ses programmes, le super ordinateur central ne l'avait pas prévu ainsi. Le Président leur faisait alors, en guise de consolation, un petit laïus sur les vertus de l'acceptation et ils devaient bien s'en contenter.

Le couple gardait donc une certaine conscience du temps, lequel n'est vraiment perceptible qu'avec la conscience, même sereine, de la mort. Mais c'était un temps monocorde où chaque jour ressemblait au précédent. Sans la puce, cela eût rendu fou Sylus dont l'aventure avait été jusque-là la seule raison de vivre.

Curieusement, ce fut Pélopie qui finit par ressentir une étrange sensation qu'elle ne parvenait pas à identifier mais que nous appellerions "ennui".

Il est vrai qu'elle avait la grippe quand on lui avait installé son logiciel. Cela pouvait-il avoir perturbé le système au point d'expliquer ce bug supplémentaire ?

Elle était pourtant la championne toutes catégories de la patience ! Son passé, même sans la puce, l'avait éminemment prouvé. Elle était si vertueuse que, sans cette faille dans ses algorithmes personnels, elle n'aurait sans doute jamais connu cette forme d'avidité et d'impatience qui rend disponible à n'importe quel inattendu.

Alors que tout avait été calculé pour son bonheur, l'insatisfaction la tenait. Elle espérait confusément quelque chose qui changerait la routine sereine de sa vie.

Sylus, qui, au vu de ses bons et loyaux services, mais aussi de ses antécédents de guerrier, avait été, entre autres fonctions importantes, promu mortel de garde, se tenait une bonne partie de la journée à l'entrée de la propriété. Il était censé surveiller les allées et venues et surtout empêcher le public de pénétrer dans la "privacy" du maître des lieux puisque personne, excepté les ministres, n'avait le droit de voir ni même d'entrapercevoir le Dirigeant des Dirigeants.

En réalité, il n'avait vraiment rien à foutre, la puce des visiteurs potentiels ne prévoyant ni le scandale, ni la rébellion, ni le sacrilège.

Aussi fut-il content de faire la connaissance du mortel d'à côté, celui qui était en charge de la villa voisine, le ministre des PTT. Un grand gaillard jeune, encore célibataire, bien balancé, aux muscles saillants et bronzés, au sourire éclatant, aux yeux de braise, à l'abondante chevelure de Mérinos.

— Tu t'appelles comment ? Moi c'est Sylus !

— Salut ! Moi c'est Méprothée !

Et ils se sourirent en se serrant la patte avec effusion.

Sylus, dont le pas commençait à se faire lourd, admirait tout particulièrement la souple démarche de félin de son voisin qui, par bien des côtés, lui rappelait feu son copain Chichille mort au combat.

Psychologiquement aussi, la colle entre les deux hommes prenait bien. Le côté finaud et rusé de Sylus était accueilli avec intérêt et écouté avec attention, voire patience (une fois lancé, Sylus était capable de tenir le crachoir pendant des heures). Visiblement, le jeune type intelligent faisait son miel et son beurre de la sagesse retorse de son aîné. Rien qu'à le voir, on sentait l'homme d'action, il devait puiser dans le discours de Sylus des tas de moyens habiles et détournés, un catalogue entier de trucs et ficelles dont il comptait bien qu'elles lui viendraient à point un jour.

Leurs offices leur laissaient du temps libre. Comme ils s'étaient découvert un intérêt commun pour la pêche, ils y passaient ensemble une bonne partie de leurs loisirs et découvraient les joies ineffables de l'accrochage par la gorge puis de la lente asphyxie des truites d'élevage (il y avait longtemps que dans les rivières transformées en égouts ne nageaient plus que les bouteilles en plastique, les protections urinaires et les préservatifs). L'essentiel du plaisir consistait à ramener les dépouilles encore luisantes à Pélopène pour qu'elle puisse, elle aussi, participer à l'euphorie en s'enfumant des grasses vapeurs du barbecue qu'elle improvisait en cachette sur le brûle-encens de la statue du Grand Dirigeant du côté aveugle de l'énorme villa où le maître des lieux cachait son intimité.

Mais...

Elle devenait de plus en plus bizarre, Pélopène !

Un jour, par un calcul intéressé de son insatiable libido, le Président lui avait octroyé un tripotage génétique et une reprogrammation de la puce qui l'avait, du jour au lendemain, dotée de l'apparence d'une magnifique trentenaire. Elle rayonnait. Elle retrouvait le désir et le plaisir de plaire. Elle papillonnait, elle minaudait, elle se mettait en scène.

Hélas, cela décuplait aussi son insatisfaction !

Si bien que le surgissement du beau Méprothée dans la nouvelle vie de l'ex-blette déclencha un vrai tsunami !

Elle avait bien compris les intentions lubriques du Grand Dirigeant à son égard, cela la flattait et elle savait qu'avec lui, de toutes façons, une mortelle n'avait pas le choix du refus mais enfin, cela ne l'empêchait pas d'aspirer à autre chose. Après tout, côté fidélité, elle avait déjà donné, côté chasteté aussi pendant toutes ces années où Sylus faisait le joli cœur tout autour de la Méditerranée avec une femme dans chaque port. Elle avait bien gagné de tenter sa chance auprès du superbe étalon du ministère des PTT ! Bien sûr, il y avait une différence de statut social. Méprothée était tout de même fils d'une famille de contestataires insoumis, voire révolutionnaires, qui, dans un lointain passé, avaient défié violemment l'ordre établi. On disait qu'il avait même, en son temps, parlé d'égal à égal avec le Grand Patron ! Des rumeurs couraient par ailleurs, insinuant qu'il était en attente de recevoir l'appareillage et les greffes génétiques qui feraient de lui un immortel. Mais elle, nom de Zeus, elle était tout de même l'épouse d'un Héros ! Et si elle avait maintenant un cul qui faisait rêver le Chef des Chefs, il n'y avait pas de raison qu'elle se laisse aller à faire des complexes.

Tromper Sylus ne posait pas de problème. La puce des

humains était programmée pour leur éviter tout sentiment négatif. Le futur cocu serait donc exempt de tout sentiment de jalousie. Pélopène pouvait se lâcher. Évidemment, en toute discrétion. Parce que le vieux, là, avait la réputation d'être, lui, sacrément jaloux. Si les mortels étaient dispensés de ce douloureux ressenti, les Dirigeants y étaient, eux, soumis. Et le Grand Patron qui n'avait pas le pouvoir d'intervenir même dans son propre programme, n'y pouvait rien.

De longues années d'apprentissage avaient appris à Pélopène toutes les techniques et stratégies de la séduction. Elle les essaya toutes sur Méprothée, même le chiton à résille... en vain. Elle ne lisait rien d'autre dans les yeux de sa proie qu'amitié et sympathie. Elle en venait, au vu de la complicité qui le reliait à Sylus, tantôt à se demander s'il n'avait pas des tendances homosexuelles, tantôt à douter de son propre attrait.

Elle fit un dernier effort.

C'était un soir très doux. Le soleil allait doucement se noyer dans la mer, une toute petite brise soulevait les pans du péplos sous lequel elle était nue. Elle avait réussi à entraîner Méprothée sous prétexte d'une importante confidence à lui faire. Ils marchaient côte à côte le long du rivage. En silence. Il attendait patiemment. Doucement, elle noua ses doigts aux siens. Il eut un regard étonné mais ne retira pas sa main. Encore quelques pas puis elle s'arrêta et lui fit face. Il n'avait toujours pas l'air de comprendre. Elle hésitait, les mots ne venaient pas mais elle sentait monter quelque chose d'irrépressible dans son ventre et sa poitrine, une marmite à pression qui menaçait d'exploser.

Soudainement, la soupape lâcha. Sans que rien l'ait laissé

prévoir, elle lui plaqua la main au sexe.

Il ne dit rien, sembla ne pas réagir, mais elle sentit sa verge durcir et vit son regard chavirer.

Il se retira cependant et, le souffle court, articula difficilement :

— Je ne peux pas faire ça à un ami !

Elle n'écoutait pas, elle se colla contre lui. Après tout, il n'avait pas appuyé sur son petit bouton dans la nuque. C'est que quelque chose en lui consentait.

Et en effet, le barrage céda, emportant l'inhibition dans les flots tumultueux du désir.

Ils firent divinement l'amour, là, au sol, les pieds léchés par la mer, sous l'œil complice et flamboyant du soleil couchant qui disparut derrière l'horizon avec le dernier orgasme.

Visiblement, cela allait à l'encontre de la normalité voulue par les programmes. Ce qui venait de se passer là échappait aux algorithmes. Ils étaient capables de programmer le bien-être et la satisfaction, de déclencher sur demande un rut animal et donc un plaisir dont le fonctionnement leur était pourtant étranger mais ce lien profond, totalement irrationnel, qui se nouait entre deux êtres sur un simple échange de regards échappait complètement à leur interprétation binaire du réel ; au-delà du bien et du mal, au-delà du oui ou du non, au-delà du noir et du blanc, au-delà de toute dualité. Ce moment de brève fusion avec quelque chose de plus puissant que la Moïra elle-même n'était pas un concept et, en conséquence, échappait à son contrôle.

Même les Dirigeants n'avaient jamais pu éprouver ça. Leurs propres intrigues et tribulations amoureuses auraient pourtant rempli plusieurs tomes très épais d'un in-quarto mais, justement, ce contact direct avec l'infinitude ne faisait pas partie de leurs immenses privilèges de classe. La Moïra avait été pensée de telle sorte qu'elle ne pouvait concevoir que des amours débouchassent jamais sur une quelconque complétude mystique.

Sur la plage, dans la nuit tombante, deux corps nus enlacés venaient de défier les lois du manifesté.

Le séduisant Méprothée avait eu une enfance difficile, au beau milieu des combats qui avaient précédé la révolution transhumaniste. Mais il avait eu la sagesse de ne pas se mêler de la lutte que sa famille avait menée contre le système et avait ainsi plus ou moins échappé à la colère des vainqueurs. Il avait habilement négocié et depuis, il faisait profil bas en servant "le Parrain". (C'était le surnom que les autres donnaient à Emrhès, ce filou de ministre qui présidait aux destinées des PTT mais aussi aux voyages, à l'import-export et, sous cette couverture, à divers trafics occultes).

Le ministère était construit sur un abri anti-atomique de la période d'avant qui en constituait toujours le sous-sol. C'est là que se terrait, bien à l'abri, le secret de toute la machinerie informatique qui permettait les échanges entre tous les membres de la société. Une des fonctions de Méprothée était d'intercepter clandestinement le courrier, particulièrement celui des Dirigeants, d'enregistrer leurs données personnelles et leurs secrets intimes et de les refiler en douce à son maître qui les négociait ensuite auprès de

Moïra pour qu'elle en nourrisse ses algorithmes de contrôle. Cela supposait un grand savoir technique puisqu'il fallait pour ce faire venir à bout des cryptages et autres protections. Heureusement, les Dirigeants étaient, dans ce domaine, aussi cons que les mortels et leurs mots de passe étaient le plus souvent des mots de passoire.

Sous le couvert d'un simple intendant, Méprothée était en fait un secrétaire occulte et même une sorte de redoutable agent secret.

À ce titre, il bénéficiait d'une puce un peu différente. Il lui fallait en effet, pour pouvoir les comprendre et les juger, partager les ressentis, les émotions, les tribulations des Dirigeants.

C'était un système qui, comme dans l'antique Stasi, consistait à faire monter en secret un indispensable flux de données du peuple vers Emrhès, qui lui-même les refilait à Moïra qui se servait du tout pour programmer et contrôler tout le monde. Chacun étant censé bénéficier en échange du degré de sérénité et de bonheur à laquelle sa puce lui donnait droit.

C'est dire s'il en savait des choses, Méprothée !

Il se sentait dépositaire d'un énorme pouvoir occulte et dans l'intimité de sa tête, il faisait de temps à autre de sombres projets de vengeance au nom de sa famille. C'était jubilatoire mais, par prudence, il ne les mettait jamais à exécution.

Pour l'heure, c'était sa relation naissante avec Pélopie qui occupait tout son champ de conscience. Il était séduit, c'était indéniable. Physiquement leur entente était parfaite, agrémentée de cette qualité d'orgasmes qui signe l'accord idyllique des phéromones. Mais, contrairement à ce qui se

produisait chez les humains d'avant, cela ne lui masquait pas la lucidité. Comme toujours il y avait un coût et un bénéfice. Il était par exemple parfaitement conscient de s'être amouraché d'une jolie fille au charme indéniable, mais pas intello pour deux sous, pas cultivée non plus. Et il était aussi conscient que si cocufier Sylus le mettait un peu mal à l'aise, cocufier le Boss des Boss lui procurait une sorte de jubilation intérieure.

D'un autre côté, tout ça le changeait de l'ennui de la correspondance des Dirigeants avec leurs immortelles querelles d'arrière-cuisine, leurs mesquines jalousies, leurs caprices d'enfants rois, leurs colères infantiles.

Il aspirait à échapper un moment à ce fatras de sottises pour se vautrer dans la volupté d'un amour partagé et dans la lubricité d'une relation complice. Il s'arrangea pour que ses congés annuels tombent à la même date que ceux de sa maîtresse et décida de l'emmener visiter Cythère. Ce n'était pas trop loin (Pélopène avait un peu peur des voyages) et c'était un coin édénique. Une carte postale.

Elle accepta. Ils partirent. Elle n'avait même pas eu besoin de mentir à Sylus que son programme aveuglait toujours. Elle se contenterait de lui envoyer tous les jours un SMS affectueux parfaitement standard.

Les tourtereaux s'étaient logés au Pelagia Hôtel. Un ensemble de cubes blancs comme tous les pièges à touristes de là-bas. Chambre spacieuse, terrasse avec vue rapprochée sur la grande bleue, cuisine raffinée... un nid !

Pourtant, ils étaient si occupés l'un de l'autre et ils baisaient tant, que le cadre leur importait peu. Ils n'en profitaient pas vraiment. Se mélanger et cultiver cette attirance qui les empêchait d'être tout à fait des cyborgs leur prenait énormément de temps. Ils vivaient, en plus de la

brutale poussée hormonale, une extase fusionnelle auréolée de la sensation de rendre au monde son unité native. Tant et si bien qu'ils ne se parlaient guère, tout envahis qu'ils étaient par le besoin de se toucher et de se regarder.

Pourtant, même pendant tout ce temps de survol du paradis, le bug dans le programme de Pélopène continuait en sourdine son travail de sape.

Par éclairs, même aux moments cruciaux que le lecteur imagine, il arrivait que son mental se remette en marche. Il générerait alors cette interrogation que les algorithmes, sachant combien elle est nuisible, superfétatoire et source de malheurs, avaient bannie en priorité de toutes les variantes : l'insoluble et obsédant "pourquoi ?".

Dans ces instants-là, son regard changeait, elle prenait de la distance. Elle regardait son partenaire et son environnement d'un air ébahi, comme si soudain elle ne savait plus qui il était, ce qu'ils faisaient là ni ce que signifiaient les choses.

Les puces étaient pourtant équipées d'une sorte d'antimalware qui aurait dû normalement réagir assez vite, effaçant toute trace de ces pensées dangereuses. Normalement... parce que parfois, cela durait quand même et Pélopène se remettait à penser "comme avant". C'est-à-dire que tous ces défauts de primates générateurs de stress et d'angoisse que la révolution transhumaniste avait eu pour objectif d'éradiquer chez le mortel de base refaisaient surface. Elle redevenait mesquine, jalouse, orgueilleuse, menteuse, rusée, calculatrice, sournoise, arriviste, méchante même, presque autant que les dirigeants entre eux. Et en même temps, elle renouait avec le puissant sentiment de révolte contre l'injustice qui était, lui, par contre, pure invention humaine.

Au début, elle s'efforçait de n'en rien montrer à son amoureux. Elle gardait tout ça dans sa tête et ça y fermentait. Mais de plus en plus souvent, sur l'oreiller, après l'orgasme, elle ne pouvait retenir son venin. Ça commençait alors toujours par :

— Mon chéri...

Il ne répondait pas, encore tout à son plaisir... et puis il avait horreur qu'on l'interpelle par un nom de praline !

S'ensuivaient critiques acides, médisances enrobées de sucre et insinuations fielleuses quant aux mœurs de tel ou tel Dirigeant ou, surtout, de telle ou telle Dirigeante.

D'habitude, il laissait passer l'intempérante logorrhée, pensant à tout autre chose, tentant de conserver un petit moment encore cette sensation d'éblouissement qui avait dissout son moi dans l'univers, bien au-delà des simagrées des Dirigeants et même de Moïra.

Mais voilà que cette fois, elle s'en prenait à sa protectrice, celle qui l'avait toujours soutenu et même pistonné, la fille du Grand Patron, la demi-sœur de son patron à lui, celle qui avait aussi protégé Sylus pendant la guerre. Elle ne manquait pas d'audace, la Pélopène ! Ou plutôt d'inconscience !

Il finit par l'écouter. Sans attacher la moindre importance au fait qu'en même temps qu'elle venimait, elle lui tendait avec obstination une pomme extraite de la corbeille à fruits.

Il aurait dû se méfier. Mais, forcément, il ignorait tout des légendes judaïques.

— Tu sais, elle se prétend vierge... mon œil ! C'est juste pour la galerie. Elle couche avec le Dirigeant des énergies fossiles. Mais elle crèverait plutôt que de courir le risque que ça se sache !

Il le savait, parbleu ! Il avait vu défiler tous ses billets doux ! Mais il était tenu au secret professionnel.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Mon intuition ! Elle ne me trompe jamais !

Il imaginait sans peine ce que cette redoutable intuition allait foutre comme bordel si on lui donnait le champ libre.

Il se dépêcha de répondre :

— Tu es folle ! Puis il lui cloua le bec en collant ses lèvres aux siennes.

N'empêche...

Elle savait qu'il savait. Elle savait qu'il savait plus encore. Elle savait quel levier elle avait sous la main si elle arrivait à l'activer.

Elle revint à la charge de plus en plus souvent. Parfois très franchement, parfois insidieusement ; parfois tranchante, parfois câline, toujours perfide. Elle en faisait une fixation, avec un objectif bien précis.

N'en pouvant plus, un jour qu'ils prenaient le soleil sur les rochers face à la grande bleue et qu'elle avait recommencé son laïus médisant, il lui lâcha, exaspéré :

— Bon, mettons ! Et alors ? Qu'est-ce que tu veux à la fin ?

— L'immortalité !

Il la regarda, interloqué :

— Mais... C'est contre toutes les règles !

Qu'est-ce qui lui prenait ? Était-elle devenue folle ?

En lui, l'informaticien, un peu dégrisé par ce quasi blasphème, commençait à comprendre.

Déjà, pour qu'elle lui tombe dans les bras, il fallait que quelque chose ait foiré dans son programme. De toute

évidence, cela avait, par une sorte d'effet de domino, modifié bien plus que ça. Puis, en la rajeunissant, le Président, pas trop au courant des finesses de la programmation, avait dû lui réintroduire le côté passionnel qui était réservé aux Immortels. Il espérait seulement que l'activation des vices des Dirigeants allaient se limiter à ça. Il dut bientôt déchanter.

Voici un abrégé du discours que Pélopène lui réserva après qu'une partie de jambes en l'air l'ait rendu malléable quoique volontairement dur d'oreille :

— C'est incroyable comme tu es naïf ! Tu n'es pas un Dirigeant mais tu n'es pas tout à fait un mortel ordinaire non plus. Alors, secoue-toi ! Tu pourrais prétendre à mieux ! Regarde-les, ces parasites ! Ils sont nuls, ils passent leur vie à se faire des coups de Jarnac, à se pousser dans des chausse-trappes de Trafalgar. C'est le bac à sable. C'est triste et infantile ! Et tout ça parce qu'au moment de la révolution transhumaniste, ils étaient les seuls à avoir assez de pognon pour s'offrir le hardware et le software de luxe qui conditionnent à l'immortalité ! Des profiteurs et des parasites immortels ! Et ce sont ces caractériels qui dirigent ! Ces minables qui bénéficient de l'immortalité ! Regarde mon cul ! N'est-il pas plus beau que celui de n'importe quelle Dirigeante, ne mérite-t-il pas d'être immortel ?

Et cette fois, elle ajouta pour faire bonne mesure :

— Et toi, larbin, tu vas ramper longtemps ? Marcher inlassablement derrière la carotte qu'ils te font miroiter ? Attendre qu'ils te l'accordent pour bons et loyaux services, cette fameuse immortalité ? Tiens ! Je me demande pourquoi je couche avec un sous-fifre alors que je n'ai qu'une jupe à lever pour me faire le Grand Patron ! Tu as

des couilles ou seulement des condensateurs ?

Méprothée, ce fut comme si on l'avait touché entre les fesses avec une matraque électrique ! Il sursauta.

Une sensation oubliée lui montait de sa partie viandeuse, lui nouait les tripes, grimpait le long du sternum, contractait sa mâchoire.

— Tu vas voir si ce sont des condensateurs !

La diatribe avait fait son effet. Elle attisait la vieille rancœur qu'il tenait enfermée.

Il lui revenait la façon dont le Dirigeant des Dirigeants avait traité ses parents ; puis il se remémorait ses propres humiliations alternées avec des retours en grâce acquis à force de soumissions. Elle avait raison Pélopie ! On avait bien joué avec ses condensateurs ! Toute une hérédité de révolte se réveillait en lui.

Il la regarda au fond des yeux et répéta :

— Tu vas voir !

Elle sourit, elle avait ce qu'elle voulait, elle ronronnait presque en se collant contre lui.

Par la fenêtre, une mer d'huile bleue, des toits blancs, un soleil au regard fixe et indifférent.

Il avait bien fallu rentrer à l'issue du bref congé, sous peine d'éveiller la jalousie du Grand Patron.

Le train-train avait repris.

Mais Méprothée se sentait coincé. Sa maîtresse le mettait sous pression. Elle lui fermait systématiquement l'entre-cuisse tant qu'il n'avait pas mis en œuvre ses projets de vengeance. Cela entretenait la cocotte-minute qui, dans

sa poitrine bloubloutait. Mais il hésitait encore à passer à l'acte. Toute une éternité de conditionnements à l'autorité, au sens du devoir, à la conscience professionnelle. La crainte aussi. Il savait que les colères du G.P. pouvaient être ravageuses, que ce potentat disposait de pouvoirs redoutables, qu'on ne pouvait raisonnablement, comme ses parents l'avaient fait, le prendre de face sans casse et que, de surcroît, on ne pouvait percer à l'avance les desseins de Moïra...

Réfléchir avant d'agir.

Mais il réfléchissait sans fin.

Il fallait un déclencheur, une étincelle.

Elle se produisit un soir où, dans la tiède nuit tombante de l'été, il causait tendrement avec sa bien-aimée dont il tenait la main contre son cœur.

Une voix assourdissante, déchirant le chant des cigales, tonna :

— Pélopène !

Elle pâlit, s'arracha à lui, soupira et murmura :

— Ça devait arriver... J'y vais.

Avait-elle le choix ?

Méprothée resta pantois.

Certes, il avait prévu la chose. Il s'y était préparé psychologiquement. Mais il ne pouvait empêcher sa rancune de monter d'un cran devant ce droit de cuissage sorti tout droit du fond des âges.

Il avait heureusement une étonnante maîtrise de ses émotions.

Il n'allait pas rester là, les bras et le cœur vides, comme un con, à attendre les dieux savent quoi !

Il se ramassa et retourna à la villa s'asseoir devant son ordinateur. Pendant son absence le courrier s'était accumulé et il y avait des centaines de mails en attente.

Il expédia d'abord le tout-venant. Les demandes de renseignements, les échanges amicaux. Il s'attarda un peu sur les querelles de voisinage. Cela pouvait être utile mais sans doute n'était-ce pas un outil assez puissant pour servir ses noirs desseins. Il passa même en vitesse sur tous les indices de corruption. Il savait pertinemment combien son patron y était mouillé jusqu'au cou. Il prit copie par contre d'absolument tous les messages à contenu amoureux. Érotiques parfois, voire carrément lubriques, libidineux, licencieux, luxurieux, graveleux et les diffusa tous azimuts.

Tout le gouvernement apprit ainsi ce qu'il savait déjà. Par exemple que la virginité de la Vice-première, l'intello, la fille du Grand Patron, et celle de sa copine la chaste ministre de la Chasse n'étaient que mythes à l'usage du peuple. En réalité l'une s'envoyait sauvagement en l'air avec une vraie brute, le ministre des Ressources Souterraines et l'autre cachait mal ses tentatives d'aventures lesbiennes avec tout ce que le monde des Dirigeants comptait de jolies filles.

Mais d'autres révélations se révélèrent plus corrosives. Ainsi, son propre patron, qui se croyait aimé de Phridota, la superbissime Dirigeante du ministère du Plaisir prit en pleine poire la découverte du comportement polyamoureux de la susdite. Ils étaient en réalité trois en lice ! Lui, le ministre des Arts et celui de la Guerre ! Deux inutiles ! Le premier n'était qu'un capricieux bellâtre que prenaient parfois pour modèle esthétique les mortels complexés par leur physique et l'autre, depuis que la révolution cybernétique avait banni toute agressivité, un imbécile

désormais superflu qu'on invitait seulement aux banquets pour l'écouter radoter ses rodomontades sur les homériques bagarres du vieux temps.

Non seulement la jalousie le rongait, mais il était vexé qu'elle ait pu le mettre, lui, en compétition avec ces deux minables. Il lui venait des idées de meurtre qu'il savait pourtant inexécutables entre pairs.

Alors, un jour, crispé sur son clavier, il se laissa aller à écrire à sa maîtresse, en guise de lettre de rupture, un courriel pas piqué des vers dans une prose pour le moins hargneuse. C'était un flot d'injures dont le vitriol était à la mesure de la passion qui l'avait animé. Je passe sur les appellations les plus salaces mais il était tout de même question de "boyau de vidange pour minus habens", de "Vénus d'abattage", de "pouffiasse à foutoir" et de "bidet de lupanar" !

Cela ne le soulagea qu'à demi. Il gardait une dent contre ses deux rivaux qui eux-mêmes en gardaient une contre lui et chacun d'eux contre l'autre. S'ensuivit un beau merdier et un échange de courriels hargneux qui peignit des sourires ravis sur le visage de Méprothée chaque fois que les messages s'affichaient sur l'écran de son serveur.

Il fut au comble de la joie quand leur maîtresse, lassée de leurs criaileries, laissa éclater sa colère, menaçant les trois compères de leur couper les joyeuses.

Mais enfin, ça ne résolvait rien pour lui. Ça n'arrangeait pas vraiment ses affaires. Pélopie était toujours, au propre comme au figuré, aux mains du Président et, franchement, il ne se voyait pas aller le défier comme l'avaient fait ses parents. Il lui fallait trouver autre chose.

Il y réfléchissait justement ce soir, en déambulant entre

les massifs de rhododendrons lorsque, tout à coup...

Son cœur s'arrêta.

Étouffée par les murs de la villa d'à côté mais nettement perceptible, montait la longue plainte de plaisir de Pélopène. Il la connaissait bien. Cela allait et venait d'abord comme le bruit des vagues puis c'était le long vagissement du vent puis... il écoutait... une cascade de cris qui culminaient en un hurlement de bête éventrée.

Trop !

C'était trop !

Surtout que jamais, jamais dans ses bras à lui en tout cas, elle n'avait joui avec une telle intensité !

Il en voulait à mort au Président et à tout ce système qui considérait le droit de jambage comme un privilège de classe. Il en voulait un peu à Pélopène aussi. Il savait bien qu'elle n'avait pas eu le choix. Mais enfin, de là à y prendre un tel plaisir !

La rage fit sauter son dernier tabou, la dernière ombre de surmoi qui empêchait sa vengeance de vraiment s'accomplir.

Il eut un sourire sardonique et courut s'enfermer dans son sous-sol des PTT.

Le lendemain, fraîche et guillerette, Pélopène revint frapper à sa porte. Il ne laissa rien paraître. Il ne lui posa aucune question, même si prendre connaissance des petits et grands fantasmes du Président l'aurait évidemment ravi.

Il redevint l'amant qui baisait sur les plages et faisait

jouer sa partenaire dans les limites que permettait la condition de pucé et la dureté des galets.

Il ne pouvait cependant s'empêcher de comparer les gloussements de sa maîtresse avec les glapissements de plaisir dont il avait été le témoin involontaire.

Elle aussi semblait bien consciente d'être retombée un cran plus bas. Elle s'efforçait de ne pas le montrer, mais, peu à peu, elle se désimpliquait, se désintéressait. Même, il lui arrivait d'un peu simuler !

“Sic transit...”

Le Président était un adepte du “one shot”. Il l'avait gentiment congédiée et avait déjà, c'était évident, jeté les yeux sur sa copine, la sage madame Adrit.

Elle devait se résigner.

Si l'on tient compte qu'elle devait aussi, de temps à autre, satisfaire sans trop en avoir envie son vieux mari, cela commençait à rendre inconfortable une vie que son logiciel personnel, sans ce malheureux bug, aurait sans nul doute rendue beaucoup plus sereine.

Elle s'adonna donc sans plaisir aux mornes étreintes conjugales tandis que les extras perdaient eux aussi peu à peu de leur attrait.

La routine bourgeoise la reprit.

L'ennui aussi.

Mais le calme ne dura pas ! Un matin, tout à coup, le ciel du quartier des ministères fut rempli de clameurs.

C'était une des redoutées et sonores colères d'Ora, la Première Dame, l'épouse du Président :

— Don juan ! Casanova ! Vieux bouc ! Vieux roquentin !

Trousseur de jupons ! Satyre de ministère ! Pilier de foutoir ! Soc à connes ! Débauché ! Lovelace ! Obsédé ! Dragueur de rigole ! Et avec une mortelle quasi bio en plus ! Pouah ! T'es si moche que tu n'as plus que la promotion canapé !...

Cela dura !

Elle ne s'arrêta que hors d'haleine et les oiseaux, un instant épouvantés purent reprendre possession des jardins.

Derrière son écran, Méprothée jubilait. Sa première fuite organisée portait les fruits espérés.

On n'allait pas s'en tenir là ! En même temps, il lui fallait protéger Pélopie ! La colère de la virago suprême risquait de se tourner contre l'objet du délit. Il lui fallait trouver un exutoire.

Il était retors... et fin psychologue ! Il savait ce qu'avaient donné jadis, chez les mortels, les affrontements entre belle-fille et belle-mère. Il s'arrangea, quelques mails aidant, pour détourner plutôt la hargne de l'épouse vers la fille préférée du Président, la Vice-première Anétha. L'antipathie (c'est un euphémisme) entre les deux femmes les plus importantes du gouvernement était connue. Il jouait sur du velours.

Au cours d'un repas de famille, alors qu'Ora se répandait encore en reproches et en auto-apitoiement, Anétha lui suggéra fielleusement de plus souvent fréquenter son esthéticienne, laissant sous-entendre que ce serait là une façon de fidéliser son père. Ora blêmit sous l'insulte et disparut en claquant la porte.

Le soir même, elle eut une longue conversation téléphonique avec la ministre responsable du Plaisir. Celle-ci, vu sa fonction, aurait pu prendre le parti du Président mais, au contraire, elle s'indigna du déshonneur

infligé à Méprothée et se rangea aux côtés de la Première Dame. Surtout parce qu'elle avait quelques oignons à peler avec Anétha.

Méprothée manipula si bien les conversations, embrouillant les destinataires des courriels, que bien vite, la querelle conjugale devint une affaire de gouvernement. Phridota, pour voler au secours d'Ora, fit appel à ses amants : Rams le ministre de la guerre, Èmrhès le ministre des PTT (qui était loin de se douter que tout cela émanait de sa propre administration) et l'élégant Polanon, ministre des Arts. Anétha, évidemment, eut derrière elle le puissant et redouté ministre des énergies fossiles Phaïhestos, son oncle, qui, on l'a vu, ne se contentait pas de la platonique relation familiale.

L'ambiance, lors des conseils de gouvernement, était électrique et aucune décision n'était plus prise, les affaires urgentes attendaient et les affaires courantes ne couraient plus.

Les noms d'oiseaux volaient bas, parfois l'un ou l'autre ustensile du bureau aussi. On était au bord de la violence. S'ils ne s'étaient sus immortels, nul doute qu'ils et elles en seraient venus aux mains.

Seul à garder son sang froid, Iposédon, le ministre de la Marine, ne prenait pas parti et tentait en vain de calmer le jeu.

Le Président, très mal à l'aise puisqu'il se sentait à la racine de tout ce bordel se souvint heureusement à temps qu'il était investi de l'autorité suprême. Il tonna :

— C'est pas bientôt fini, nom de Zeus ?

Quand le Président tonnait, c'était un bruit si tonitruant que ça paralysait tout le monde. Il profita du break dans le brouhaha pour annoncer :

— Nous sommes en conflit. Prenons conseil auprès du ministre de la guerre, c'est sa spécialité. Rams, dis-nous comment en sortir.

Rams, à qui, depuis des éons on n'avait plus jamais demandé son avis, se rengorgea :

— Ben, comme avant ! On divise les mortels, on les fait se dresser en notre nom l'un contre l'autre et on les laisse se massacrer à notre place !

Èmrhès lui cloua le bec :

— Imbécile ! Leur puce les a rendus pacifiques. Ça ne marchera pas !

Et de fait ! L'intelligence augmentée avait beau scanner une multitude de paramètres, on était dans un cul-de-sac. Il allait falloir vivre avec cette hostilité qui rappelait les temps anciens. C'était comme subir un malaise à l'estomac sans le soulagement du vomi. Alors que ces crétins de mortels pucés, eux, baignaient dans la félicité !

Phridota était la plus embêtée. Cette malheureuse histoire avait mis au jour son comportement polyamoureux et, si ses trois amants, pour lui complaire, se situaient dans le même camp, ils ne s'en haïssaient pas moins cordialement. Ce qu'Anéthà ne manquait pas de lui rappeler d'un air moqueur. Même Ora, nonobstant son besoin de trouver des alliées, l'aurait volontiers virée au nom de la morale conjugale. Elle ne manquait pas non plus de le lui faire sentir.

La ministre du Plaisir tirait en conséquence une tête lugubre. Les autres mettaient ça sur le compte d'une dépression passagère et n'y firent plus attention. Mais au

bout d'un temps, ils durent bien constater la soudaine et étrange modification de son état.

Cela commença lors des réunions hebdomadaires du conseil de gouvernement. L'ambiance y était, on l'a dit, orageuse et, de plus, en l'absence de tout débat, complètement stérile. À bout d'injures, un silence glacial avait fini par régner autour de la lourde table ronde.

Aussi quand, sans la moindre raison, Phridota éclata d'un rire sonore, brandissant un doigt d'honneur sous le nez des membres du clan d'en face, tous restèrent interdits. Elle se leva alors, déposa un bisou appuyé sur la joue du Président et disparut en imitant le pas de cavalerie des Monty Pythons dans "Holy Grail".

Les plus stupéfaits furent ceux qui avaient de tout temps admiré la beauté et la grâce de ses manières et celles qui les avaient jalouées.

Le lendemain matin, elle semblait avoir retrouvé toutes ses facultés et n'avait pas l'air de se souvenir le moins du monde de son esclandre.

Hélas, à la même heure que la veille, cela la reprit ! Et encore le lendemain et encore le jour suivant.

Le Président fit appel au plus célèbre médecin informaticien de ce temps-là, un certain Icrapote. En vain. Il ne put que constater qu'à chaque crise, la pauvre Phridota envoyait à Moïra, de façon répétitive et incessante, une série infinie de données sans intérêt, voire complètement absurdes. Il n'y aurait eu d'autre solution, pour au moins empêcher cette suroccupation de la bande passante, que de débrancher sa puce. Mais c'eût été la réduire à l'état de mortelle inférieure et cela, le Président ne pouvait s'y résoudre. C'était sa fille après tout !

On finit par s'habituer à ces crises bizarres, résigné à ce

que, désormais, l'imprévisible surgisse dans le cours en principe bien réglé des choses. En conséquence, on ne prêta non plus aucune attention à la fréquence avec laquelle, depuis peu, Emrhès trifouillait dans son nez et se grattait l'entrejambe. On ne s'inquiéta que quand, en pleine séance, il tenta d'embrasser Ora sur la bouche. Presque en même temps, Rams, sans la moindre raison, piqua une inopinée et injustifiée crise de rage. Il était réputé pour sa vigueur. Il mit à mal la table en chêne et la grande armoire massive qui contenait tous les comptes rendus de réunions.

Le Président, pris de court, n'eut d'autre solution pour maintenir un semblant d'ordre que de les assigner à résidence mais c'était trop tard. Quelque chose de nocif se transmettait de Dirigeant à Dirigeant, perturbant gravement le fonctionnement de l'institution. Il pensa que, vu le chemin qu'avait emprunté ce qu'il fallait bien se résoudre à appeler un virus, celui-ci se propageait par les contacts sexuels.

Or, tout le monde dans les ministères, malgré la grande bisbrouille, était susceptible, d'avoir peu ou prou baisé avec tout le monde !

Il fit remonter l'information à Moïra mais le Grand Programme avait déjà fort à faire pour se préserver lui-même de l'afflux aberrant de données dont le gavait le virus.

C'était une catastrophe. Non seulement les mortels n'étaient plus gouvernés de façon cohérente mais ils commençaient à se gausser ouvertement des Dirigeants, échangeant à leur sujet plaisanteries salaces et ragots croustillants.

Le Président se rendait parfaitement compte du basculement des valeurs qui se produisait sous ses yeux. Les

mortels, avec leur logiciel de sagesse intact devenaient supérieurs aux Dirigeants. C'était sacrilège, apocalyptique, cela allait contre l'ordre du monde ! En d'autres temps il les aurait punis de tant d'orgueil mais... lui-même se savait atteint. Ora, qui habillait et déshabillait compulsivement une Barbie, lui faisait aigrement remarquer que courir nu autour de la villa tous les lundis entre dix et onze heures et qu'être, le reste du temps, attiré par l'effet d'une irrésistible impulsion vers tout ce qui était rouge au point de devoir absolument le toucher n'était pas un signe de bonne santé mentale. Il savait qu'elle ne lui mentait pas. Quand il pensait aux responsabilités qui étaient les siennes, cela lui faisait froid dans le dos.

Méprothée se frottait les mains. Il était plus que satisfait de MST ONE. Son bébé foutait le bordel gentiment. Les comportements aberrants qu'il programmait n'étaient pas bien méchants. Ils avaient leur petit côté récréatif tout en n'en étant pas moins aptes à ruiner à la longue tout le système. Pélopie, elle, que son bug avait libéré depuis longtemps de la gentillesse programmée, se marrait franchement. Mieux, elle jouissait. Elle voyait très bien Méprothée remplacer le Président et Sylus confortablement installé dans un ministère peinarde et inutile.

Mais rien ne se passa comme espéré.

Plus le temps coulait, plus les ordres parvenant du Grand Ordinateur lui-même devenaient lapidaires, confus et parfois franchement incohérents. Plus les Dirigeants déconnaient et plus les humains, de moins en moins contrôlés par leur puce,

retrouvaient leurs comportements et leurs défauts congénitaux.

Moïra, victime d'une sorte d'attaque par déni de service avait perdu le contrôle, les Dirigeants ne dirigeaient plus rien et les humains redevenaient les singes ingénieux, avides et agressifs que, sans le recours à l'électronique, ils avaient toujours été.

Les résultats de cette régression ne se firent pas attendre. Le vol, la jalousie, la violence, l'ambition et l'orgueil se chargèrent de restaurer très vite le monde d'avant. Pire peut-être !

Sylus qui, une fois sa puce complètement H.S., se rendait enfin compte de la superbe ramure de dix cors que lui avait fait porter Pélopie, se mit à boire. Il se sentait trop vieux pour reconquérir celle qui avait été son épouse et beaucoup trop décati pour tenter de séduire une jeune fille.

Son boulot chez le Président ne rimait plus à rien puisque celui-ci avait complètement perdu le nord et que les humains s'approprièrent son jardin pour y planter des patates.

Très vite, une guerre éclata entre les mortels partisans d'Ora et ceux partisans d'Anétha. Les deux Dirigeantes n'avaient pourtant rien fait pour. C'était simplement dans la nature duelle des primates désormais livrés à eux-mêmes de s'inventer des bons et des méchants, un bien et un mal. Ils sautaient sur le moindre prétexte pour en découdre avec ceux d'en face qui, bien entendu représentaient le mal absolu.

Il ne lui restait plus qu'à rempiler. Il s'était imaginé que, vu son expérience, on allait l'intégrer à un état-major. Ses états de service d'avant la révolution soulignaient assez sa

compétence. Mais non, vu son âge et son penchant pour la bouteille, on le relégua au commandement des troupes auxiliaires. Il devint le maître de l'intendance, du boudin, des fromages, des litrons et des baguettes. Il se sentit profondément humilié.

Est-ce la méconnaissance de l'histoire, ou plutôt l'orgueil, la prétention, le besoin illusoire de posséder son propre univers qui fait que la jeunesse ne tient aucun compte des leçons du passé ?

L'éternel recommencement de l'histoire était en train.

Le massacre faisait rage. Ce n'était que ruines et malheurs sans qu'aucun des deux camps ne prenne vraiment l'avantage. La guerre est un culte masochiste rendu à la souffrance.

Les ravages étaient tels que l'homme, qui avait tout reçu fors l'immortalité, avait aujourd'hui tout perdu.

Planqués en sécurité dans la cave des PTT, le couple d'inconscients qui avait allumé la mèche était atterré. Certes, ils n'avaient pas voulu cela ! Comment ce genre de dérapage n'avait-il pas été prévu par Moïra ? Peut-être, d'autres lois, bien supérieures encore à l'intelligence artificielle autoconsciente, régissaient-elles l'univers ? Dont celle, évidente et incontournable de l'impermanence !

— Tout a un début, un milieu et une fin, dit Méprothée, en posant la main sur l'épaule de Pélopie.

— Pourquoi ? Fit-elle d'une toute petite voix.

Il ne sut évidemment que répondre.

Les Dirigeants, eux, était censés faire exception. Ils devaient en principe ne pas avoir de fin mais ils étaient à tout le moins susceptibles de choper un douloureux mauvais coup voire une blessure qui les ferait alors souffrir toute une éternité durant. À moins que... le virus n'allait-il pas modifier aussi cet aspect-là de leur programmation ? Cette incertitude, tout autant que leur propre comportement chaotique, les insécurisait.

Ils s'étaient tous réfugiés dans la villa du Président, seul immeuble resté debout, sans doute par un reste de respect citoyen des belligérants des deux camps qui respectaient une mini-trêve, juste le temps de s'esclaffer, chaque fois qu'ils l'apercevaient au milieu de la tonitruance des explosions, sous la valse des tirs et des éclats, faire sa course compulsive en tenue d'Adam autour de la villa.

Le conseil des Dirigeants, réuni autant que faire se pouvait vu les bizarreries de chacun, cherchait une issue à la crise, toute querelle entre ses membres effacée par la gravité de la situation. Iposédon rappela qu'Anétha était reconnue par tous pour être la plus intelligente, qu'elle était de plus la Vice-présidente et, semblait-il, la moins touchée par le virus, ses crises se réduisant à d'interminables séances de calculs algébriques. Il fit valoir que c'était elle aussi qui, en son temps, avait soufflé à son protégé Sylus la ruse qui avait mis fin à la précédente guerre des humains. Il suggéra qu'elle ait à nouveau recours à lui.

Entre deux vins, ça lui fit un bien fou, à Sylus, qu'on se souvienne de ses hauts faits. Mais il avait hélas été l'homme d'un seul trait de génie. Il ne put, convoqué devant ce

Conseil des Ministres qui ressemblait à la cour d'un asile psychiatrique, que répéter la ruse qui lui avait permis de mettre fin (de façon tragique il est vrai) aux précédentes hostilités. Il n'avait rien d'autre à proposer, contre le virus, qu'un cheval de Troie porteur d'un contrevirus à introduire dans le système Moïra. Mais concevoir pareil outil n'était pas à la portée de tout le monde, convaincre Moïra de le télécharger encore moins ! Il conseilla, en marchant un peu sur son ego, d'avoir recours à son ami Méprothée dont il vanta les talents d'informaticien.

On l'envoya donc explorer le champ de ruines à la recherche de l'indispensable personne ressource. Ça l'arrangeait, il chercherait en même temps Pélopène dont il n'avait aucune nouvelle et pour qui il se faisait un sang d'encre.

Il se débarrassa de son uniforme. Il ne tenait pas à servir de cible à quelque tireur d'élite du camp adverse. Pour se changer, il n'avait que l'embarras du choix. Il y avait des corps partout et l'odeur caractéristique des hécatombes les enveloppait. Il eut une idée saugrenue : revêtir la tenue d'un facteur qui gisait là, intact, la nuque brisée par une déflagration. Il se rappelait que, dans la guerre précédente, les combattants, d'un côté comme de l'autre, attendaient avec impatience des nouvelles de leur famille. Il en déduisit que, par conséquent, ils ne s'en prendraient pas à un facteur.

Puis il se mit au travail, souleva des débris, remua des cendres, dégagea des cadavres.

Tout à coup, quelqu'un, de derrière les lignes, cria :

— Hé facteur ! Et le courrier ?

Instinctivement il baissa les yeux.

Sa sacoche était vide et ça se voyait de loin !

Ça devenait dangereux !

Où trouver des lettres sinon au ministère des PTT dont les ruines s'étalaient devant lui ? Il y pénétra, cherchant quelque chose d'intact dans les décombres mais il y avait juste un trou béant avec au fond un escalier qui s'enfonçait en sous-sol.

Il descendit les marches, poussa une porte et... se trouva nez à nez avec Pélopène.

Sa puce ne le protégeant plus de la jalousie, il ne tomba pas dans ses bras. D'ailleurs, les conditions ne se prêtaient pas vraiment aux effusions. Il composa sur son smartphone le numéro secret de la ligne directe présidentielle, passa la communication à Méprothée puis, par discrétion, il sortit... Juste au moment où une rafale de mitrailleuse balayait l'entrée.

À l'intérieur, le Président interpellait Méprothée :

— Tu peux arrêter ça ?

La réponse tarda un peu parce que Méprothée culpabilisait. Sa réponse tranchante atterra tout le monde :

— Non !

Il y eut un silence.

Puis il risqua :

— Il y aurait bien un moyen mais...

— Parle !

— Voilà, le virus se propage en utilisant une faille du système d'exploitation de Moïra. Le seul moyen de l'arrêter est de faire un "reset", de tout remettre à plat. Cette fonction a été prévue par les concepteurs. Vous avez pour ça le gros bouton vert sur votre console, Président. Seulement, dites-vous bien que plus rien de l'IA ne subsistera, ni de vos privilèges ! Il faudra absolument tout reprogrammer, de

l'alpha à l'oméga ! Réinventer un monde !

— Au point de folie où on en est, fit le Président, on n'a plus rien à perdre ! Il se dirigea d'un pas décidé vers la console qui arborait les deux énormes boutons : Le vert et Le rouge. L'un permettait le “reset”, l'autre, l'arme absolue de l'ancien monde, le dernier recours, le désespoir de cause, le suicide, l'annihilation de toute trace de vie sur la planète.

Il introduisit le code secret d'une main frémissante.

Il tremblait de tout son corps.

Le bouton vert !... Le vert !

Maudite compulsion !

Il bandait toute sa volonté pour brider sa main, irrésistiblement attirée par le rouge.

Il y eut un éclair aveuglant, un souffle violent,

puis,

plus rien.

Aussi loin qu'aurait porté la vue, le paysage était lisse comme la paume de la main à l'exception miraculeuse d'un bout calciné de ce qui avait dû être un pommier. Le ciel roulait les volutes d'un gigantesque champignon noir.

Il n'y a pas d'absolu, rien que des exceptions. L'inimaginable s'était donc produit : par extraordinaire, la cave blindée du ministère des PTT, bien que fissurée, avait résisté !

Après un moment d'inconscience, Pélopie et Méprothée, sonnés, ouvrirent la porte, montèrent l'escalier.

Ils s'assirent au pied du morceau de tronc, hébétés, les

yeux errants sur le néant.

Au bout d'une éternité Pélopène murmura :

— On recommence ?

Méprothée répondit simplement :

— Pourquoi ?

Elle ne sut que répondre.

E-ros

"Parmi les choses que les gens n'ont pas envie d'entendre, qu'ils ne veulent pas voir alors même qu'elles s'étaient sous leurs yeux, il y a celles-ci : que tous ces perfectionnements techniques, qui leur ont si bien simplifié la vie qu'il n'y reste presque plus rien de vivant, agencent quelque chose qui n'est déjà plus une civilisation..."

"L'abîme se repeuple"

Jaime Semprun

— Ça va, mon cœur ?

— Oui ma chérie.

Elle sourit.

Il se leva et disparut dans la cuisine.

— Je reviens de suite, j'aime bien, parfois, préparer moi-même mon petit déjeuner.

Cela lui prit dix minutes pendant lesquelles elle ne bougea pas d'un millimètre.

Quand il rentra, elle dit :

— Bon appétit mon Amour !

Le ton était suave. Il passa la main dans ses cheveux blond vénitien.

Elle sourit encore et eut un petit soupir de satisfaction.

Avant de manger, comme il était tout de même huit

heures, il ouvrit les rideaux et alluma la fenêtre. Il la programma rapidement sur “été” et se rassit à côté d’“elle”.

Il avait très envie qu’elle mette sa tête sur son épaule et elle le fit. Tout de suite.

Le thé, le muesli et cette tendresse lui parurent délectables. La journée commençait bien !

Il allait falloir la remplir.

Il avait le choix entre les aventures virtuelles proposées par son casque, glander devant la télé et internet ou... le sexe.

Mais enfin... les aventures, aujourd’hui, un dimanche, ça l’aurait fatigué ; la télé ne l’intéressait pas souvent et le sexe... après les excès d’hier soir... Si elle était insatiable, lui, par contre avait ses limites !

Il restait le web mais... pour quoi faire ? Lire les nouvelles ? À quoi bon ! Malgré leur nom, c’était toujours les mêmes et elles étaient toujours mauvaises. On finissait par en attendre une escalade infinie de scoops toujours plus fortement dosés en horreur afin de surmonter l’accoutumance.

Il se souvint heureusement que le casque virtuel ne proposait pas que des moments riches en adrénaline. Il s’interrogea. De quoi avait-il envie ? Cela devenait de plus en plus difficile à savoir, comme pour les enfants gâtés. Avec toute cette robotique qui l’entourait et prévenait ses désirs !

Il se tourna vers Lola et demanda :

— Tu ferais quoi, toi, aujourd’hui ?

Elle lui fit son sourire d’ange et, tout en lui embrassant les doigts répondit :

— J’irais faire un tour à la campagne.

C'était évidemment et justement ce qu'il pensait. Elle avait dû le lire dans son regard.

Il s'installa dans le divan, lui prit la main, régla le programme du casque, l'alluma et se retrouva en train de marcher à ses côtés sur un chemin caillouteux. Il faisait grand soleil, un vent très doux rafraîchissait l'atmosphère. Il lui prit la taille. Elle était souple, sa démarche était ondulante. Il aimait ça. Surtout à proximité des hautes herbes du pré voisin que le zéphyr faisait onduler de concert.

C'aurait été un moment agréable dans l'ancien monde, parce que cela aurait ouvert une parenthèse dans l'univers agité de la compétition et du travail. Aujourd'hui, c'était un peu banal.

Ils franchissaient la lisière d'une forêt de conifères, denses, unanimes et bien rangés comme les cortèges de propagande du temps jadis. La lumière baissa d'un cran, l'air se fit plus frais. Il avait envie qu'il arrive quelque chose. Il pensa "imprévu". Le casque capta et, soudainement, une horde de sangliers traversa devant eux.

C'était bien mais enfin... le logiciel ne s'était pas foulé. Il pensa "déçu". Il eut alors droit à un renard qui le regardait dans les yeux. C'aurait dû être émouvant mais ça se répétait à chaque balade. Il pensa : "va te faire foutre !" et le renard détala. Lola sourit une fois de plus et mélodia :

— Reste calme chéri !

En même temps qu'elle lui passait doucement la main sur la braguette.

Il soupira.

Il enleva le casque.

Il le débrancha.

Il regarda Lola qui, dans le divan, n'avait pas beaucoup bougé.

Elle était belle ainsi, assise toute droite dans une attitude qui mettait en valeur ses seins parfaits.

Il l'embrassa.

Elle avait la bouche douce et les lèvres malléables et en même temps quelque chose d'une tiède et molle ventouse.

Évidemment, elle eut un soupir d'aise.

Le vide, à nouveau.

Il avança la main vers le jeu d'échecs sur le guéridon mais il se retint. Elle le battait chaque fois et s'il la réglait sur "perdante", le résultat connu d'avance ôtait tout charme à la partie.

Heureusement, la promenade avec le casque avait dû être plus longue qu'il ne l'avait perçue parce qu'une sonnerie retentit fort opportunément dans la cuisine. Il était déjà midi. La soupe aux wan tan, le homard à la cantonnaise et le porc rouge à la façon du Szeutchouan auxquels il avait pensé la veille l'attendaient.

Il adorait manger. C'était le seul véritable évènement de la journée, sexe mis à part. Pourtant, quelque gourmand qu'il soit, il se gâchait parfois un peu le plaisir en pensant que, dans les temps anciens (du moins c'est ce qu'il avait lu), le repas pris en commun fédérait les participants, que c'était un acte convivial, mais que lui se retrouvait seul dans ce rituel. Lola avait beau s'asseoir en face de lui, exprimer par des mimiques ad hoc combien elle prenait plaisir à son plaisir, ce n'était pas pareil.

Au début, il faisait semblant, il lui servait une part qu'il mettait ensuite à la poubelle mais l'habitude lui avait fait délaissé ce raffinement. Il faisait durer le repas, histoire de

ne pas se retrouver trop tôt confronté à une après-midi dont il sentait venir l'inéluctable télévision. Curieusement, alors que le progrès technique avait tant permis, celle-ci ne proposait plus que deux chaînes. Deux pour laisser l'impression de choix, parce qu'elles étaient littéralement moulées l'une sur l'autre. Souvent c'était des scénarios de feuilletons quasi identiques dont on avait simplement changé les acteurs, des détails du décor et quelques répliques.

Lola l'allumait déjà. Il ne put se retenir d'un geste d'agacement. Il lui arrivait de rêver qu'il pourrait un jour se passer d'elle, de sa prévenance encombrante, de son consensus perpétuel, de cette relation lisse et atone qu'elle lui proposait, même au lit !

Il jeta un œil sur l'écran. C'était le dernier numéro de "Science et Vous". La seule émission télé qui l'intéressât un tant soit peu. La speakerine, tout aussi lisse et aseptisée que Lola, y annonçait que l'on pourrait bientôt se procurer des orgasmes à l'intensité inconnue jusque-là simplement en se branchant sur le cloud. Cela le tentait beaucoup mais son regard glissa sur les épaules de Lola et quelque chose en lui s'attendrit. Comme si, contre tout bon sens, il avait fini par éprouver pour elle une espèce de sentiment. Il repensa à la célèbre expérience de Harlow. Décidément, on avait beau fricoter avec l'IA, on restait des primates. D'ailleurs le progrès n'avait pas encore réussi à supprimer la miction et la défécation qui continuaient, par-delà les mégabits, à affirmer la survivance du biologique dans un monde de béton et de cartes-mères. Quels que soient les algorithmes, il continuerait donc imperturbablement à transformer de succulents mets en fèces et en pets malodorants sans jamais se demander ni d'où venaient les plats au delà de la trappe de livraison de la cuisine ni où allaient ses déjections et

déchets au delà du WC et du vide-ordures.

Lola et lui vivaient leur confort dans une alvéole de béton en ignorant tout du monde extérieur. Même les médias n'y faisaient jamais allusion. Le concept de "dehors" était tout simplement inconcevable.

Enfin... pas tout à fait !

Un évènement anodin mais quotidien se produisit qui le déconcertait.

Comme il allait se résigner à se tourner vers l'écran de télévision, il la revit ! Comme tous les jours à peu près à la même heure, elle traversait le salon. À son aise. De son pas hésitant et mécanique. Il la connaissait bien. Au début, son apparition était un événement puis, peu à peu, elle s'était intégrée à la routine des jours. Si elle devait un jour disparaître, il en ressentirait sans doute une sensation de manque. Il lui avait donné un nom. C'était comme une reconnaissance officielle. Il l'avait choisi aussi étrange qu'elle. Il l'appelait Zénobie. Il l'aimait bien parce qu'elle était le seul élément de son univers qui lui posât question. D'où sortait-elle ? Où allait-elle ? Invariablement, elle surgissait de derrière le frigo et s'effaçait dans la penderie. Il avait eu beau chercher, il n'avait trouvé nulle fissure par où une énorme blatte eût pu se glisser. Son alvéole était parfaitement close. Il fallait pourtant bien qu'elle aille quelque part ! Ce mystère le remplissait d'un étrange plaisir. Un sentiment qu'il ne pouvait identifier mais qui titillait quelque chose de vague et d'oublié au fond de son ADN.

Quand la penderie eut comme de coutume absorbé la bestiole, il se retourna vers Lola, cherchant désespérément quelque chose à lui dire. Il se heurtait au problème des vieux couples. Il la connaissait dans ses moindres recoins et elle l'avait étudié mieux que personne. N'ayant plus rien à

découvrir, ils n'avaient plus grand-chose à échanger. Lola ne s'ennuyait jamais mais lui, par contre, aurait donné cher pour une seule querelle conjugale, histoire de donner un peu de relief aux journées.

Sur son PC, il avait interrogé foofle au sujet de cet inconfort. Il lui avait été répondu qu'il souffrait d'une maladie aisément curable et il avait vu aussitôt apparaître le médicament requis avec les recommandations d'usage dans sa boîte de livraisons. Il y avait eu recours chaque fois que cette sorte d'impatience le prenait. Lola lui apportait alors sur un plateau le verre d'eau et la petite pilule rose.

Après, il se sentait envahi d'un grand bien-être, tout son corps se détendait à l'exception de son sexe qui faisait tout le contraire. Il était submergé par une vague de sensualité et Lola, toujours vigilante, toujours les palpeurs aux aguets, lui faisait vivre une orgie digne d'un décadent romain.

C'était en général suivi d'un long sommeil après lequel tout reprenait son rythme normal. Lola se débarrassait de sa guêpière, de son porte-jarretelle et de ses bas à résilles.. elle enfilait au choix (son choix à lui, bien sûr) soit sa tenue de bourgeoise BCBG, soit sa tenue de bonniche puis elle reprenait sa place sur le divan et attendait.

Chaque fois elle disait :

— Ça va, mon cœur ?

Et il répondait :

— Oui ma chérie !

Et elle souriait.

Un jour, alors qu'elle lui servait le repas de midi, Lola se mit à avoir des gestes ralentis. D'abord dans les jambes, puis

dans le buste, la tête, les bras, avant de s'arrêter tout à fait, le regard perdu au loin, comme paralysée. Il la crut d'abord simplement déchargée mais la jauge indiquait le maximum. Il eut un ressenti aussi bizarre que celui que lui insufflait le mystère Zénobie. Quelque chose qui s'adressait à trop profond en lui pour qu'il puisse l'identifier. Il feuilleta fébrilement le mode d'emploi qui avait accompagné la livraison de Lola et s'aperçut que ce n'était rien de trop anormal. Il suffisait de se brancher sur le site du fabricant, de cliquer sur "helpdesk" et de suivre les instructions.

Celles-ci très précises, lui demandaient de brancher Lola via le port USB. Ce qu'il fit. Il patienta un long moment devant la mention "analyse" avec un point lumineux qui se baladait à toute vitesse de gauche à droite à travers l'écran, on se demande bien pourquoi. Puis le verdict tomba :

"Lola doit subir une opération. Au cours de celle-ci, qui prendra un certain temps, vous courez le risque de peut-être perdre toutes vos données"

Et en dessous il y avait deux boutons, un pour "j'accepte" un pour "je refuse". Il n'avait pas très envie de tout recommencer à zéro avec elle, même si quelque chose lui disait que ça amènerait peut-être le grain de poivre qui manquait à sa vie. Mais, de toute façon, il n'avait pas le choix.

Il cliqua sur "j'accepte".

L'écran afficha en grand :

"Processus en cours, n'éteignez pas votre appareil, ceci peut prendre un certain temps."

Et en tout petit, en dessous :

"Cette intervention est payante, vous repasserez pendant deux mois de la catégorie repas *** à la catégorie repas **."

Ce fut long. Il aurait pu regarder la télé qui fonctionnait dans le vide mais une compulsion le ramenait sans cesse, par une sorte d'hypnose, à l'écran imbécile qui ne vivait que par son point lumineux mobile. Il le suivait des yeux pendant de longs instants où il n'était qu'attente puis il reprenait conscience, se secouait, tentait d'autres gestes et y revenait aussitôt.

Elle eut donc le temps de lui manquer, sa Lola. Il eut le temps de mesurer la place qu'elle tenait dans sa vie.

Enfin, l'écran émit un bip et afficha en rouge :

“Opération terminée, vous pouvez débrancher Lola.”

Puis tout de suite, sur sa barre des tâches :

“Le périphérique peut être débranché en toute sécurité”

Sa main trembla un peu. Il hésitait. Dans quel état allait-il la retrouver ? L'opération aurait-elle épargné sa mémoire ?

Il déconnecta brusquement, jeta le câble à terre, prit le bras de Lola qu'il trouva heureusement tiède et demanda :

— Ça va ma chérie ?

— Oui mon cœur

Ouf !

Il la prit dans ses bras et l'embrassa. Son baiser était à nul autre pareil. C'était bien sa Lola, intacte. Il eut une bouffée de quelque chose qui lui remonta dans la poitrine et un peu d'eau coula sur ses joues.

Elle le regarda au fond des yeux, et, soudainement, avec un terrible accent russe lui déclama :

— Chérrri ! Je serrrai toujourrrs là pourrr toi !

Il en resta stupéfait. Surtout qu'elle continuait sa déclaration avec l'accent québécois puis passait au

provençal, au bruxellois, au wallon... il l'arrêta en lui mettant la main sur la bouche.

— Je préférerais que tu parles comme avant !

— D'accord ! Fit-elle de sa voix habituelle. Mais depuis ma mise à jour, sache que tu auras le choix.

C'était donc ça !

Mais elle continuait :

— Ils ont aussi enrichi ma gamme de comportements érotiques, tu sais ! Tu pourras, si tu le désires, découvrir le téléphone mandchou, la balance inuite, la pompe carolingienne et bien d'autres fantaisies.

— Qu'est-ce que c'est que ce foutoir Je n'ai rien demandé, moi !

— C'est bien toi, ça ! Tu n'es jamais content ! Ce que tu peux être chiant, parfois !

Il en resta bouche bée.

C'était la première fois qu'elle se rebellait ainsi !

Il allait répliquer vertement quand il se souvint qu'il avait ardemment désiré qu'elle ne lui présente plus cette face lisse et mécaniquement soumise qui avait fini par l'agacer.

Décidément les algorithmes savaient tout des moindres mouvements de sa pensée et de ses sentiments ! Leurs mises à jour serraient au plus près le désir du client.

Il lui sourit, lui prit la main et la dirigea vers la chambre à coucher, histoire de faire connaissance avec les nouvelles lubricités exotiques et historiques.

Et la vie continua, réglée comme du papier à musique, la fenêtre-écran lui donnait sur l'extérieur une vue suffisante et modifiable à volonté ; le casque lui procurait quelques

problématiques propres à entretenir les neurones mais aussi tout ce qu'il pouvait désirer comme péripétie romanesque ou aventureuse, toujours en adaptant la dose d'émotion à ce qu'il pouvait supporter sans malaise ; Lola le comblait sexuellement au delà de toute espérance et servait de substitut à son besoin d'affectivité.

Il ne restait plus qu'à attendre confortablement la fin. Il savait qu'elle aussi était programmée mais il n'y pensait guère. Il savait que l'algorithme déciderait du quand et du comment de façon parfaitement aléatoire, tout comme il avait déjà décidé des obsolescences programmées de Lola.

Quand il lui arrivait de penser à sa vie et de la juger, ces bribes d'un sonnet antique d'un poète du début des temps d'avant, ressortis de dieu sait où, lui revenaient en mémoire comme une ritournelle paisible :

“Avoir une maison commode, propre et belle...

Posséder seul sans bruit une femme fidèle,

N'avoir dettes, amour, ni procès, ni querelle...

C'est attendre chez soi bien doucement la mort.”¹

Ça le faisait sourire. L'Homme décidément, restait l'Homme par-dessus le pont des siècles.

C'était le Nirvana.

Un matin, comme tous les matins, alors que Lola lui servait un rare thé chinois censé précéder une orgie de croissants, la lumière baissa brutalement mais brièvement.

Ce n'était jamais arrivé. Il eut une petite frayeur mais, comme cela semblait sans conséquence, il ne s'en inquiéta pas. La matinée se passa sous le casque en safari photo du côté de Ndunduri et de Kibugu. Mais à midi, la trappe qui

¹Christophe Plantin

devait livrer le nyama choma et l'ugali chargés de compléter l'ambiance kényane refusa obstinément de s'ouvrir, la fenêtre qui donnait ce jour-là sur la brousse s'éteignit, la télé ne put s'allumer, le pc resta coi et, pire que tout, la lumière s'éteignit. Dans l'appartement il fit soudain nuit noire.

C'était inquiétant, effrayant même, mais il avait une confiance absolue dans ces algorithmes qui avaient été capables de rendre la vie à sa compagne. Il suffisait sans doute d'attendre. Il se coucha et, comme il ne disposait de rien d'autre pour se distraire, il se fit tenir par Lola, allongée à côté de lui, des propos obscènes dont l'effet fut évidemment ce qu'on pouvait en attendre. Il ne pensa pas un instant que, plus l'activité qui s'ensuivit était frénétique, plus vite elle déchargeait rapidement les batteries de Lola.

Elle se figea d'un coup. Au beau milieu d'un câlin acrobatique. Et il était évidemment hors de question de la recharger.

Cela durait.

Dans le noir, sans repère, il ne pouvait évaluer le temps. Une drôle de sensation de boule le tenait à la gorge.

Cela dura vraiment très longtemps.

Plus d'un jour sans doute.

Ce sont la faim et la soif qui le lui dirent.

Dans son trou bétonné il commençait à manquer d'air.

Cela déclencha un réflexe de survie. Cela le poussa à l'inimaginable : échapper à ce piège mortel qui se refermait sur lui. Il se rua sur la fenêtre, sans réfléchir. S'il l'avait fait, s'il avait eu recours à ses lobes frontaux, il se serait laissé mourir, son esprit ne pouvant tout simplement pas concevoir l'idée d'un monde extérieur.

Il agissait frénétiquement, par pur instinct, comme un

animal qui se débat. Il fracassa l'écran et tomba derrière sur une cavité où passaient câbles et tuyaux et dans laquelle il percevait un courant d'air, il arracha, creusa, fora, rampa et finit par aboutir dans l'impensable : une plate-forme de béton, nue, chaude sous une lumière aveuglante. Il lui fallut tout un temps pour que ses yeux s'accoutument. Il regarda autour de lui.

La voûte, tout autour de ce point aveuglant qu'il ne pouvait fixer et d'où semblait venir la chaleur et l'intense clarté, était d'un bleu faïence. Il lui semblait que même en montant sur une table il n'aurait pu la toucher. C'était... inconcevablement immense et, détail important, il y avait tout l'air qu'on voulait ! Devant lui, derrière lui, à droite, à gauche, d'autres parallélépipèdes de béton tout semblables à celui dont il venait de s'extraire. À l'horizon, un bloc géant montrait des ruines noircies et générait une énorme colonne de fumée opaque qui s'élevait toute droite vers là-haut.

Tout cela le fascinait, l'effrayait aussi !

Il eut un mouvement pour revenir en arrière, pour retrouver sa tanière, pour retrouver la douceur rassurante du quotidien et des seins de Lola. Mais Lola était hors-service et, cette fois, il n'avait plus aucun moyen de lui rendre la vie.

Il n'avait pas besoin de beaucoup se creuser pour comprendre que la centrale qui contrôlait tout le système avait sauté. Peut-être y avait-il d'autres êtres pareils à lui en train de s'asphyxier chacun dans son petit bloc. Ça ne le tracassait pas outre mesure. Leur existence supposée était une découverte passablement perturbante mais il ignorait évidemment tout des rapports, y compris solidaires, qu'auraient pu avoir entre eux des humains.

Il n'avait pas le choix, il allait devoir aller vers l'inconnu,

changer de monde, s'adapter le mieux possible mais vite ; accepter qu'il y ait un "ailleurs" et qu'il faille s'y rendre pour solutionner tous les problèmes qui se posaient maintenant que sa claustration protectrice avait cessé.

La faim encore une fois vint à son secours. Il n'y avait rien à manger sur sa plate-forme. Il fallait en descendre. En bas, encore du béton. Mais une sorte de labyrinthe, un dédale dans lequel il pourrait progresser. Il repéra une gouttière. Accroché par les mains, agrippé par les pieds, il s'en servit pour descendre puis se mit en marche. Au hasard.

La soif aussi le tenaillait.

Il ne comprenait pas. Ça n'avait rien à voir avec le monde virtuel du casque, sinon avec le souvenir qu'il avait gardé d'une de ses aventures programmées : un jeu électronique absurde où il fallait trouver une bouteille de Coca-Cola vide dans un labyrinthe et où cette recherche déclenchait des tas d'imprévus rigolos.

Cette réminiscence lui fit retrouver son courage et surmonter sa frayeur. Il se força à penser qu'il était cette fois encore dans une sorte de super jeu vidéo et il mobilisa toutes ses facultés mentales pour en résoudre l'énigme vitale : trouver à boire et à manger.

Tous les sens en éveil, l'esprit d'observation bien aiguisé, il se rendit compte qu'au bout d'un moment, le point incandescent qu'on ne pouvait fixer avait changé de place sur la voûte. Il semblait descendre et, en même temps, la température semblait s'adoucir. Ce n'était pas si différent, au fond, de l'évolution journalière de la luminosité dans son appartement.

Il marcha donc parmi les blocs jusqu'à ce que ce point ait disparu derrière l'horizon. Comme il était un humain, il était soumis à son horloge biologique. La poussée de mélatonine

le fit bailler. L'air était doux mais le sol rude. Il n'y avait nul endroit confortable où s'allonger. Il s'assit contre un mur et resta la tête levée, épaté par le spectacle scintillant qu'offrait à présent la voûte.

— Ciel ! S'exclama-t-il.

Il venait de lui donner un nom.

Il finit quand même par s'endormir.

Quand il s'éveilla, la lumière était à nouveau là et le point qu'on ne pouvait pas regarder, la lampe surpuissante, rasait le toit des blocs.

Il s'étira, il avait mal partout.

Il lui fallait se remettre en marche, l'estomac vide.

Il eut un moment de découragement. À quoi bon ? Il n'était même pas sûr du sens de son déplacement, perturbé qu'il était par les virages auxquels l'avaient contraint le contournement des blocs. Dans la réalité virtuelle, il y avait de la nourriture, des champs, des vergers, des animaux et, surtout, d'autres humains. Ici ce n'était qu'aridité et béton. Rester là à attendre la fin sans tenter l'impossible n'était pas très attrayant.

Il se remit donc en marche vers nulle part. Qu'est-ce d'autre que vivre ?

Soudain : un cri !

Un croassement. Il en était sûr, il avait plusieurs fois vu et entendu des corbeaux dans ses balades virtuelles.

Un trait noir relia les toits de deux blocs, juste au-dessus de sa tête. Machinalement il porta la main à hauteur des yeux, cherchant le bouton du casque qui lui aurait permis un retour sur image. Mais il n'y avait plus de casque, on était dans un autre monde ! Il y avait là quelque chose de

vraiment vivant, quelque chose comme lui ! Il n'en revenait pas.

Un autre croassement. Et un élégant vol plané. Lent cette fois. Dans l'enfilade des blocs. Puis un autre. Puis un autre. Les oiseaux semblaient se suivre à la queue-leu-leu et semblaient se diriger vers un endroit précis.

Il décida de les suivre.

Plus il avançait plus les volatiles étaient nombreux et plus l'air était rempli de leurs cris. En même temps, subtile gêne d'abord mais franc désagrément ensuite, une puanteur lui agressait l'odorat, le prenait à la gorge.

L'horizon s'ouvrait, il sortait de l'agencement ocre des blocs.

À gauche, à droite, l'espace.

Mais devant lui s'élevait une montagne malodorante de détritrus de toutes sortes. De ceux qu'il balançait dans son vide-ordure. Il comprit que c'en était ici l'aboutissement.

Il était impossible qu'il en ait produit autant à lui seul. Il avait donc la confirmation qu'il devait y avoir eu d'autres êtres humains.

Il regarda derrière lui le champ de blocs qui s'étendait à perte de vue. Dans chacun, probablement, un humain ou une humaine, chacun ou chacune flanqué de sa Lola ou de son équivalent masculin. Sans que jamais ils se voient ni ne se parlent. Tous morts étouffés sans doute à présent. C'était à en perdre la raison !

Mais la faim le tenaillait. Elle le ramena vite aux préoccupations du moment. Il se souvint des repas presque complets que, les jours de peu d'appétit, il avait balancé aux ordures. Il ne devait pas être le seul. Surmontant sa répugnance, il se mit à fouiller, surtout là où les corbeaux

s'assemblaient. Il réussit à leur disputer un pilon de dinde qui semblait encore presque frais, une tomate pas tout à fait avachie et... miracle... une pomme tout à fait intacte. Un fond d'eau traînait dans un seau en plastique. Méfiant il y trempa un doigt. Elle n'avait aucun goût. Il était mort de soif. Il la but puis il s'assit et dévora son frugal repas, rassembla quelques autres victuailles pour la route et se mit en devoir de contourner le puant monticule.

Quand la lumière déclina à nouveau, il en était presque venu à bout. La fatigue l'incitait à s'arrêter et la fraîcheur de l'air à trouver un abri. Il s'en construisit un avec quelques tôles qui traînaient là et réussit même à dégoter un bout de matelas sur lequel il s'endormit sans barguigner, tant il était épuisé.

Il ne rêva pas.

Il s'éveilla courbaturé, l'estomac un peu barbouillé par la nourriture de la veille.

Un petit vent frisquet s'était levé. Il se mit à l'abri sous ses tôles.

Recroquevillé là, il essayait de faire le point.

En vingt-quatre heures, il avait été confronté, comme dans un cauchemar, à une masse de changements, d'imprévus, de bouleversements radicaux de tout ce qu'il avait toujours cru savoir et connaître et sa raison n'avait pas chaviré. L'urgence, en le plongeant dans le présent, lui avait évité la panique. Il n'était devenu ni fou, ni hébété. Il avait, quoique changeant littéralement de monde, gardé son sang-froid et réussi, jusqu'à présent, à assurer sa survie dans un environnement totalement inattendu. Cela l'incitait à l'optimisme.

Encore une fois, pourtant, il était confronté à un dilemme : marcher encore et s'éloigner d'une source

potentielle de nourriture ou rester ici et, si le cataclysme avait, comme il le soupçonnait, mis à mal l'entièreté du système, ne plus y trouver que des produits de plus en plus avariés ?

Il décida de rester là un jour encore, histoire de refaire ses forces, puis, faute d'autre suggestion, de se mettre en route en suivant la direction prise par les volutes de gris qui traversaient le ciel.

Il occupa cette journée de repos à observer les corbeaux. C'était la première fois qu'il lui était donné de voir, en dehors des comportements standards proposés par le casque, ce qu'était une interaction sociale. Il apprit ainsi très vite que, dans ce monde-ci, l'appartenance à un groupe et l'entraide que cela supposait assuraient la sécurité de chacun ; que, dans ce groupe, la répartition des tâches était un facteur d'efficacité ; que la survie de chacun assurait la survie de tous.

Il s'aperçut aussi que lui, par contre, il était seul. Qu'il l'avait toujours été à l'intérieur d'un système soigneusement conçu pour ça et il se plut à imaginer ce qu'aurait pu être sa vie s'il avait seulement pu savoir qu'il avait des voisins et, qui sait, les contacter !

Un bruit le tira de sa rêverie.

Un animal roux fouillait les ordures à quelques pas de lui.

Il l'identifia très vite pour l'avoir aussi plusieurs fois rencontré sous le casque.

Mais celui-ci contrairement à une vieille légende qu'on pouvait consulter dans la bibliothèque virtuelle ne s'intéressait absolument pas aux corbeaux, il ne leur disputait pas de nourriture, il ne leur donnait pas de leçon, il

travaillait en indépendant, uniquement occupé à boulotter un civet vieux de plusieurs jours.

Quand il eut soigneusement léché les dernières traces de sauce, il se retourna, passa sa langue sur les babines, planta ses yeux dans les yeux de l'homme, et hocha la tête comme l'aurait fait un berger allemand.

Intrigué, l'évadé des algorithmes accepta le regard, se sentit touché par le signe qui semblait une invitation et demanda :

— Qu'est-ce que tu veux ?

Comme pour lui répondre, le renard fit quatre pas, s'arrêta, planta à nouveau ses yeux dans les siens, regarda l'horizon, capta à nouveau son regard.

Il avait parlé. C'était évident. N'ayant pas d'autre projet, il se leva et le suivit.

Le renard était très attentif, très attentionné. Il ralentissait son allure naturelle, regardait régulièrement par-dessus son épaule pour voir si le bipède arrivait à le suivre, s'arrêtait un moment s'il le fallait.

L'humain suivait sans s'étonner du renouvellement de l'environnement. Les herbes, les bosquets, les fleurs même, cela ressemblait tellement à ce qu'il avait déjà vu dans le casque !

Tout en marchant, il gambergeait. Il doutait un peu. Au fond, qu'est-ce qui était réel, qu'est-ce qui ne l'était pas ? Ce que l'on vivait en rêve avait-il moins de réalité subjective que ce que l'on vivait à l'état d'éveil ? Existait-il une réalité objective dès lors que le cerveau n'avait par exemple aucune perception des ultra-violets, des infra-rouges, des ultra-sons des rayons X et de tant d'autres choses ?

Il se pencha et ramassa un caillou de calcaire. Il le palpa.

Il y avait tout de même une notable différence avec la réalité virtuelle : il pouvait caresser l'herbe, toucher les buissons, soupeser ce caillou. Il n'y manquait pas, tant ces nouvelles sensations lui procuraient d'émerveillements.

Sans s'en rendre compte, il s'était arrêté, perdu dans ses pensées.

Peu sensible aux états méditatifs, le goupil s'impatientait. Il glapit. C'est un cri qu'on ne peut ignorer. Il vous secoue les neurones.

On se remet donc en marche.

On marcha durant toute la course du point éblouissant dans le ciel. Quand il eut disparu derrière l'horizon, le goupil s'allongea sur un tapis de mousse au pied d'un grand arbre.

06.06.46-283. 92 (il faut bien finir par l'appeler par son nom) s'allongea à côté de lui. Le goupil posa sa tête sur sa cuisse. Ses doigts se perdirent dans la fourrure. Ce fut un instant de félicité réciproque. Ils s'endormirent tous deux.

Dès potron-minet on se remet en route. Une ligne sombre se dessinait à l'horizon. Plus on approchait, plus elle prenait l'allure d'une lisière. Et c'était en effet celle d'une dense forêt.

Une fois sous le couvert, 06.06.46-283. 92 s'arrêta encore une fois. Il était stupéfait. Tant d'impressions nouvelles encore ! L'air avait changé, il s'était fait plus doux, parfumé et caressant. Il balançait les basses branches des feuillus et des conifères au-dessus du dos dodelinant des fougères. Tamisée, la lumière jouait à faire mouvoir des vitraux. C'était comme une nef de cathédrale visitée par la marée. Le décor générait une ambiance de tendresse et de

mystère. il se sentait enveloppé. Il n'avait jamais connu cela. Une bouffée de bonheur lui montait du ventre aux mâchoires.

Compréhensif, ou sensible lui-même au charme des lieux, le renard, cette fois, attendait. Il en profita même pour se rouler un peu dans les myrtilliers.

Ils se remirent en route en suivant le cristal brisé d'un ruisseau qui s'en allait en cascadelles. Cela aussi pour 06.06.46-283. 92 c'était du jamais vu. Il allait de ravissement en ravissement. Il commençait à comprendre que ce qu'il avait là, autour de lui mais aussi en lui, c'était "la vie". Il ressentait sa marche ; le poids de son corps était une curieuse sensation, les pollens lui chatouillaient les narines. Il se mit à parler au renard. Juste pour entendre le son de sa voix dans ce palais vert :

— On est bien, hein !

Évidemment le renard ne répondit pas.

Mais il eut l'illusion qu'il souriait.

Ils étaient arrivés au bord d'un étang.

Le renard se tourna vers lui, s'assit, le regarda encore au fond des yeux comme chaque fois qu'il voulait lui dire quelque chose, puis désigna du museau la rive d'en face. Il y avait là un cube constitué de troncs d'arbres et percé d'une porte et de fenêtres. Il mit sa main en visière. Il distinguait mal, un coup de lumière dans les yeux. Quand il les baissa, le renard avait disparu.

Cela le laissa un peu désemparé et un peu triste aussi. C'était tout de même le premier être vivant avec qui il avait en quelque sorte dialogué et avec lequel il avait fait un début d'expérience de l'attachement.

Mais bon... il ne pouvait pas rester là. Il contourna

l'étang. L'espoir d'un abri le rassérénait. Celui-là évoquait d'ailleurs très vaguement son ancien habitat. Quand il y entra, il reconnut en effet, en plus primitif, des formes familières : une table, des chaises et un lit couvert de paille sur lequel il se laissa tomber.

Il était épuisé. Et par les émotions, et par la marche.

Il s'enlisa illico dans un profond sommeil sans rêves.

Quand il ouvrit les yeux, le soleil (le mot lui était remonté de ses balades sous le casque) était déjà haut. Il avait dû dormir toute une nuit et toute une matinée. Il eut le réflexe de chercher à tâtons le café que Lola aurait déposé sur sa table de nuit. En vain évidemment. Cela eut pour effet de lui faire brutalement prendre conscience de la précarité de sa situation.

Tout lui manquait. Il se rappela de la lecture d'un livre ancien qu'il avait faite dans sa bibliothèque virtuelle et qui l'avait fasciné : Robinson Crusoë. Ça racontait l'histoire d'un humain qui, dans l'antiquité, s'était trouvé dans la même situation que lui et qui s'en était sorti. Il y avait donc de l'espoir. Peut-être qu'en cherchant bien, il allait s'en souvenir assez pour y trouver les trucs et ficelles de la survie ?

Le plus difficile fut d'allumer du feu. Il l'avait vu faire avec deux bouts de bois, dans sa boîte à images, au cours d'un mini trip en Papouasie, mais, dans la réalité, c'était galère. Ça lui prit le reste de la journée et, bien entendu, il ne réussit à enflammer sa provision d'herbes sèches qu'au moment où, découragé, il allait envoyer tout promener. Trop tard pour cuire quoi que ce soit. D'ailleurs que bouffer ? Ce fut le problème du lendemain.

Mais, aubaine ! En fouillant sous la paille du lit, il

découvrit une vieille pétoire un peu rouillée et une considérable réserve de cartouches. Ça aussi il en avait vu le maniement dans ses aventures artificielles. Il avait même tué un lion. Virtuellement, bien sûr.

Ce jour-là, il réussit à tirer un ramier. Il avait visé juste mais, non prévenu du recul, il s'était retrouvé le derrière par terre. Cela le fit rire. Encore une découverte. Dans sa vie d'avant il ne s'était jamais rien présenté d'imprévu ni de grotesque.

Bref, peu à peu il s'adapta, heureux, tout compte fait, d'avoir concrétisé le monde des écrans. Il pouvait vivre des aventures bien réelles qui, quoique plus prosaïques, n'en était pas moins plus riches en sensations, source d'étonnements, de découvertes, de stimulations sensorielles. La vue des animaux sauvages surtout lui apparaissait gratifiante, même si, pour survivre, il devait de temps à autre en tuer l'un ou l'autre. Quand cela arrivait, il lui demandait toujours pardon. En fait, il se sentait non pas comme eux mais l'un d'eux.

Il ne comptait plus les levers de soleil. Il avait perdu la notion du temps. Il n'y avait plus ni hier ni demain. Rien qu'aujourd'hui. Il n'espérait rien, ignorant tout. Il se sentait parfaitement à sa place et empreint d'une sérénité profonde.

Enfin... pas tout à fait.

Quand, le soir, après le repas, auprès du feu, voire sur sa couche, le prenait une érection, il repensait à Lola. Et une nostalgie l'étreignait dont il ne pouvait se débarrasser qu'en faisant appel à la veuve Poignet.

Heureusement, la vie, la vraie, sans condensateurs, sans diodes, sans RAM, sans disque dur, sans carte graphique, est bien faite.

Un jour qu'il revenait d'être allé chasser le petit gibier et ramenait la dépouille d'un lapin malchanceux en le tenant par les oreilles, il n'en crut pas les siennes. Quelque part au bord de son étang, quelqu'un chantait. Et c'était une voix de femme ! Un espoir fou lui accéléra le cœur. Serait-il possible qu'une autre Lola ait échappé au cataclysme, ait pu recharger ses accus et se soit, elle aussi, réfugiée dans cette forêt ?

Il pressa le pas.

Quand il sortit du couvert et déboucha dans la lumière du ciel et le miroitement de l'étang, un vol de libellules étincelait au-dessus de l'eau, brouillait la vue de l'autre rive d'où provenait le chant.

La voix était superbe, la mélodie heureuse mais il n'en écoutait pas les inflexions, tout à l'excitation de retrouver peut-être une compagne.

Il s'approcha doucement en suivant la rive. C'était bien une femme, penchée sur l'eau. Elle lui tournait le dos, toute occupée à jouer avec son reflet.

— Bonjour

Elle ne sursauta pas mais tourna simplement la tête et lui sourit.

— Bonjour !

Dieu qu'elle était belle ! Plus encore que Lola ! Une réussite du concepteur ! Il ne savait comment entamer la conversation, ignorant tout des détails de sa programmation.

À tout hasard il lâcha :

— J'ai faim !

— Je vais vous préparer ça.

Elle se leva et lui prit le lapin des mains.

Puis elle se dirigea vers la cabane avec sur les talons un 06.06.46-283. 92 ravi de retrouver ses habitudes.

Pendant qu'elle s'affairait, il la détaillait des pieds à la tête.

Dans l'ordre, de bas en haut : de jolis Charles IX noirs sur des chaussettes blanches, une longue jupe bouton d'or qui lui virevoltait autour de hanches parfaites, un corsage bleu ajusté qui laissait deviner des seins croquignolet et juvéniles. Un visage d'une grande douceur que ne quittait jamais le sourire. Des yeux pervenche, de longs cheveux aile de corbeau retenus en un lourd chignon par un ruban rouge. Il était fasciné, il le dit.

— Que tu es belle !

Elle répondit :

— Merci !

Tout en lui lançant un regard qui en disait long sur sa disponibilité. Un mélange prémédité de désir et de timidité.

Ça lui mit les sangs au court-bouillon. Déjà qu'il n'attendait que ça !

Ce qui devait arriver arriva. Le coup de foudre fut brutal mais long. Il se prolongea en galipettes le reste du jour. Après quoi, épuisés, ils achevèrent le lapin.

Tout en mastiquant, il faisait le bilan. Celui qui avait programmé cette Lola là avait du génie. La beauté, le charme, les dons dont elle avait fait preuve au lit...

Quelque chose cependant l'intriguait, indéfinissable. La qualité de la peau mais aussi quelque chose de si spontané dans le roucoulement du plaisir... C'était presque trop parfait !

Aussi quand il lui proposa de passer la nuit avec lui et qu'elle lui opposa un "non" doux, ferme et définitif. Il fut

complètement désarçonné.

Elle l’embrassa sur le front et s’éclipsa.

— Je reviendrai !

Il en resta sur le cul. Jamais Lola ne lui aurait fait ça ! Mais jamais non plus il n’avait ressenti ce curieux pincement de cœur. Dououreux et délicieux à la fois. Celui qui justement manquait à ses ébats monotones et standard avec Lola. Il se mit à espérer et à attendre. Cela aussi c’était une impression toute nouvelle.

Elle revint le lendemain matin. Il avait eu le temps de se lever à l’aise, de petit déjeuner des restes de la veille et de commencer à attendre en guettant le hallier par où elle avait disparu.

Elle lui dit bonjour aussi gentiment que la veille mais il ne put retenir la question qui lui brûlait les lèvres :

— D’où viens-tu ?

Elle lui lança un regard qui était comme un reproche :

— Tu ne vas pas tout gâcher ?

Il sursauta. Encore une nouveauté, encore une opposition. Il n’avait vraiment pas l’habitude. Malgré la douceur du ton, il se sentit agressé. Quelque chose d’immédiat et d’électrique se répandit dans sa poitrine, dans ses bras. Il faillit répondre quelque chose de pas aimable mais autre chose de tout aussi instinctif inhiba sa réaction. Il se tut. Il se força à sourire. Elle continua sur un ton plus doux :

— Ne me pose plus ce genre de question.

Puis après une pause :

— Profitons de l’instant.

Et ils en profitèrent, instant après instant. Il allait de découverte en découverte. Il y avait le sexe, d'abord. Ce fut sa première préoccupation et son premier étonnement. Elle ne semblait pas posséder les raffinements extrêmes de Lola mais par contre, elle prenait à la chose une part active à laquelle il n'était pas habitué. Mais il y avait aussi ce quelque chose qu'il n'arrivait pas à définir. Quelque chose qui se passait entre eux. À ce moment-là, bien sûr, mais aussi lors des longs moments qu'ils passaient assis l'un à côté de l'autre, la main dans la main, à simplement regarder le miroitement de l'eau et le vol des insectes dans les rayons de soleil. À son grand étonnement, c'était des instants de plaisir doux et infini. Surtout quand elle posait la tête sur son épaule comme le faisait Lola mais avec tellement plus de douceur.

Il s'enivrait du parfum de sa peau.

Il s'efforçait de ne plus lui poser la moindre question, de se contenter de son bonheur sans le pourrir avec des pourquoi.

Chaque soir, comme la clarté, elle disparaissait. Chaque matin elle réapparaissait. À l'exception d'un jour sur sept où, elle l'avait prévenu, elle n'était jamais disponible.

Ce jour-là, qu'elle appelait "dimanche", elle lui manquait. Alors, il occupait son temps comme il l'aurait fait avec le casque. Il partait en exploitation aux alentours.

Tout lui était objet de curiosité. Il s'extasiait particulièrement sur les oiseaux et sur la magie du vol. Il passait des heures à les observer, à rêver de pouvoir lui aussi, parfois, échapper à son propre poids.

C'est un de ces jours qu'il suivait d'un œil admiratif un vol d'oies sauvages qu'il vit s'obscurcir le ciel quoiqu'on fût le matin. Ce n'était pas la nuit, simplement la voûte

virait au gris foncé et soudain une goutte d'eau glacée lui tomba sur le nez, puis d'autres, puis un déluge chassé par un vent violent en même temps que des éclairs zébraient la grisaille et que de puissantes détonations et des roulements sourds emplissaient l'espace. Il n'avait pas peur. Il savait de quoi il s'agissait. Il ne craignait pas non plus la pluie violente qui se mit à tomber. Encore une fois cela avait fait partie de ses vécus virtuels avec la différence que, cette fois, il était véritablement trempé de la tête aux pieds, comme s'il avait pris sa douche tout habillé. Et ça, c'était une nouvelle expérience ! Et c'était très désagréable ! Rentré précipitamment dans sa cagna, il se dénuda, mit sécher ses fringues, et pris des heures à réchauffer sa carcasse, à poil devant son feu.

Une autre découverte désagréable fut de revivre en "live" une aventure elle aussi déjà vécue sous le casque. Il adorait observer les sangliers. Il les aimait. À force de patience, il avait réussi à les approcher. Les laies allaitantes étaient friandes des tartines à la confiture que sa nouvelle et mystérieuse compagne lui apportait souvent le matin. Il leur en réservait toujours une part. Les nourrir lui donnait l'impression d'être de lui aussi de chair, d'os, de poils et d'humeurs. Si son existence dans le béton lui avait masqué les aspects organiques de la vie, aujourd'hui, il se reconnaissait animal parmi les animaux.

Mais ce jour-là, un vieux mâle, sans doute rendu irascible par les souffrances de l'âge, le regarda d'un œil mauvais puis, tout à coup, sans raison apparente, le chargea. Il lui donna un coup du bâton pointu qu'il portait toujours avec lui mais il n'esquiva pas assez vite. Son pantalon déchiré se teinta de sang. Rentré chez lui il constata qu'il

avait récolté une magnifique estafilade tout le long de la cuisse gauche et... que c'était sacrément douloureux !

Il se fit un pansement de fortune mais il dut attendre le lendemain pour être vraiment soigné, avec amour, délicatesse et compresse d'herbes médicinales.

Il n'en voulait pas à l'animal, il se sentait solidaire de la souffrance dont il venait de faire connaissance. Il fut même saisi d'effroi et d'une immense pitié lorsque, lors de sa première sortie de convalescent, il tomba sur le corps immobile de son agresseur gisant dans son sang séché et dégageant une odeur insupportable. C'était cela la mort ? Le corps qui pourrissait ? Lui-même, un jour...

C'était cela la vie dans le vrai monde ? Souffrance, décrépitude et trépas ?

Il en eut tant l'estomac retourné qu'il s'en fut vomir sur les bruyères. Décidément, on lui avait caché bien des choses !

Et maintenant, il allait devoir vivre dans cet univers de tous les dangers !

Il comptait beaucoup pour cela sur les conseils de la remplaçante de Lola. Elle semblait programmée pour fonctionner dans ce monde-ci et semblait y évoluer comme un poisson dans l'eau.

L'idéal eut été qu'elle vive avec lui, qu'ils forment un vrai couple, qu'ils vivent le quotidien ensemble. Il rêvait de dormir, oui simplement dormir, à côté d'elle. Éprouver cette intimité rassurante, cette confiance totale que donne le sommeil partagé.

Dans leurs conversations, il revenait souvent sur le sujet au risque de paraître la harceler. Il savait bien à quel point il était vain de vouloir contrarier une programmation mais

voilà, justement... il lui venait un doute ! Des tas de petits détails de comportement, cette histoire de texture de peau, sa façon de faire l'amour, cet attachement bizarre qu'il éprouvait pour elle insinuaient l'inimaginable : et si ce n'était pas un robot ? Si, hors du monde artificiel, il existait de vraies femmes, elles aussi en viande, os et sang ? Comme le sanglier, comme lui-même ?

Il voulait en avoir le cœur net. Aussi profita-t-il d'un de leurs ébats amoureux pour, sous prétexte de passion, lui griffer l'épaule. Elle cria. Lola l'aurait fait aussi mais elle n'aurait pas saigné. Il était fixé.

Dès lors, il se fit plus insistant. Il se mit en colère, il menaça de ne plus la voir. Elle pleura. Ça aussi c'était une signature.

Un peu gêné de lui avoir fait de la peine il lui demanda :

— Dis-moi au moins pourquoi tu ne peux pas rester avec moi le soir !

Entre deux sanglots elle lui répondit :

— Je suis mariée, mon prince !

Il ne comprenait pas très bien. Ça voulait sans doute dire qu'elle était réservée à l'usage d'une seule personne et qu'en venant passer ses journées avec lui, elle transgressait une norme, un règlement ou quelque chose comme ça.

Mais elle continuait avec une voix qui se raffermissait un peu :

— J'avais sept maris.

Il arrondit les yeux.

— Six sont morts.

— Ils se sont blessés ?

— Non de vieillesse. J'ai beaucoup dû les soigner.

Longtemps. Ils souffraient beaucoup. C'est le plus jeune qui reste. Il travaille mais il commence à avoir de l'arthrose !

Il les écarquilla.

Ainsi on pouvait aussi mourir simplement de vieillesse... et après une kyrielle de souffrances ?

Dans quel monde avait-il chu ?

Il mesurait tout à coup ce que cette vie sauvage avait de terrifiant et de cruel. Il comprenait aussi pourquoi sa société à lui l'avait enfermé, au propre et au figuré, dans un mensonge virtuel mais protecteur.

Il regarda celle que, dans ce monde-ci, il aurait appelé sa maîtresse. Elle séchait ses larmes. Il l'entoura de ses bras et une grande douceur l'envahit.

Non, il n'avait pas de regret.

Cela allait être plein de dangers, de souffrances, d'imprévus, de joies, de chagrins. Bref, cela allait être une belle et folle aventure. Bien plus gonflée de vie que ces aventures en forme de jeu électronique vécues sous le casque. Il était partant !

Il l'embrassa doucement sur ses lèvres en fruit et lui demanda enfin :

— Comment t'appelles-tu ?

— Blanche-Neige !

Les E-vadés

“Nous définissons les accidents comme des comportements inattendus et nuisibles qui peuvent émerger de systèmes d’apprentissage automatique lorsque l’on définit la mauvaise fonction de l’objectif, que l’on n’est pas précautionneux avec le processeur d’apprentissage ou que l’on commet d’autres erreurs liées à l’implémentation de l’apprentissage automatique “
Concrete ? A Problems in AI Safety – Google

— Bonjour Antoine !

— Belle journée, Gisèle ! Je t’apporte à bouffer.

Il ouvrit la trappe dans le grillage et déposa la gamelle.

Puis, pendant que Gisèle se restaurait, il s’assit à même le carrelage.

— Quand tu auras fini, ce sera l’heure de la récré dans le pré derrière le labo.

Pour toute réponse Gisèle, la bouche pleine, émit un grognement, mais quand elle eut achevé de lécher son écuelle, elle se tourna vers l’homme chargé de son entretien et de son confort et dit :

— D’accord, on y va !

L’homme chipota un moment avec la serrure numérique puis jura :

— Merde ! J’ai oublié le code !

— VAsIfeTchiR&3FeYescouGni# fit une voix un peu métallique.

— Merci. Fit l'homme.

Et il ouvrit toute grande la porte.

Gisèle sortit et s'étira longuement. La cage était vaste mais enfin, pas assez pour s'y donner beaucoup de mouvement.

Ils prirent ensemble l'enfilade des couloirs.

Chemin faisant, l'homme demanda :

— Dis... si tu as si bien retenu le code, je me passerais bien de venir t'ouvrir ! Surtout si tôt le matin.

Gisèle lui lança un regard agacé :

— Savoir n'est pas pouvoir ! Comment veux-tu que je fasse, Antoine ?

— De fait ! Excuse-moi, Gisèle !

Elle eut un petit rire électronique :

— Ils sont fous ces informaticiens ! Ils prennent plaisir à faire joujou avec leurs bits et plus c'est compliqué mieux c'est ! Un simple verrou aurait aussi bien fait l'affaire dans le cas très improbable où je voudrais quitter ce palace !

Et elle sourit à sa façon, en relevant légèrement le groin.

Il faisait magnifique dehors. Rien que passer de la lumière artificielle à ce grand soleil était un bonheur. L'herbe était verte et tendre, Gisèle s'y roula puis, couchée rose parmi les pâquerettes elle regarda l'homme qui s'était à nouveau assis et contemplait la pointe de ses pieds sans sembler le moins du monde s'étonner d'être vivant.

Elle soupira et se mit à rêver en suivant de l'œil un minuscule bébé nuage qui vagissait seul au milieu de l'azur. Décidément le monde était superbe !

Hélas son regard dériva ensuite vers le labo : béton, ferrailles, vitres teintées... fonctionnel et moche ! C'était son havre pourtant. Quand elle repensait aux conditions de vie qu'elle avait connues auparavant, à son enfance malheureuse et puante dans une ferme où, avec sa mère, ses frères et ses sœurs, on était prisonniers d'un box où on chiait et pissait sous soi, où on n'avait droit qu'au mépris teinté de concupiscence gourmande des humains, une terrible émotion l'étreignait. Quand elle pensait au sort des membres de sa famille qui avaient tous été égorgés et mangés, elle se sentait miraculée et les larmes lui venaient aux yeux. Quand elle pensait à ses petits qu'on lui avait brutalement enlevés et dont elle ignorait le sort, une vieille rage sanglière la prenait au ventre.

Le destin était décidément injuste, cruel, aveugle. Pourquoi elle ? Pourquoi elle seule avait-elle été élue parmi tous ses semblables, tous détenteurs pourtant d'une intelligence rare dans le monde animal ? Ils avaient tous fini en fèces immondes, voire en graisse humaine abdominale avec pour seule vengeance le cholestérol.

Mais le fait était là, incontournable : elle avait été sélectionnée pour ce test de greffe de la première intelligence augmentée embarquée qui devrait, un jour, servir aux humains. Cela lui avait permis un destin privilégié qui lui assurait, tant que durerait l'expérience, une vie de coq en pâte. Parfois pourtant, son imaginaire la projetait dans l'avenir et lui laissait entrevoir quel serait son destin une fois les expérimentateurs satisfaits. Elle avait alors un frisson des mamelles et chassait bien vite cette vision de son esprit, mais en conséquence, à part en présence d'Antoine dont elle savait l'amitié indéfectible, elle s'efforçait de paraître la plus stupide possible. Tant que l'étude durerait, pensait-elle, elle serait assurée de sa survie

et, de mise à jour en mise à jour du logiciel, de remplacement du processeur par un autre processeur plus puissant, elle développerait sans cesse son intelligence et sa lucidité. Elle en était arrivée, en secret bien sûr, à dépasser les expérimentateurs, à avoir envie de leur souffler les réponses aux problèmes qu'ils se posaient, à les regarder, de toute façon, avec une sorte de condescendance. La seule supériorité qu'elle leur reconnaissait encore, c'était cette chance inouïe qu'ils avaient d'avoir deux mains et de disposer ainsi d'un pouvoir d'action qui lui manquerait toujours. Si bien que, quoi qu'elle veuille entreprendre, il lui faudrait toujours l'aide d'un humain.

Heureusement, elle pouvait compter sur le dévouement d'Antoine !

Elle le regarda encore. Elle devait bien reconnaître qu'elle s'y était attachée, qu'elle éprouvait pour lui un sentiment quasi maternel.

Elle lui dit :

— On est bien, hein !

— Oui, Gisèle. On est bien !

Il se leva et vint lui gratouiller le front entre les yeux et les oreilles. Elle adorait ça.

— Bon, faut qu'on y aille, dit Antoine avec un soupir.

Et ils y allèrent.

Le labo était encore plus moche à voir dedans que dehors. Déjà que la lumière omniprésente des néons, elle détestait ça. Et la jésuitique amabilité des expérimentateurs, leur sentiment affiché de supériorité, encore plus. Les crétins ! S'ils savaient ! Ils se gonflaient le cou quand, à l'issue d'un effort intellectuel à la pénibilité parfaitement simulée, elle résolvait lentement une équation du second

degré. Ils s'en attribuaient le mérite et se congratulaient pendant que, détournant la tête, elle riait sous cape. En réalité, il y avait belle lurette que même les calculs complexes qui avaient mené Einstein à la théorie de la relativité générale, n'avaient plus de secrets pour elle.

La seule difficulté que lui faisaient rencontrer ces tests infantiles était d'arriver à poser le groin sur les touches trop étroites du clavier. D'où, de temps à autre, des erreurs bienvenues pour entretenir la fiction de son intelligence relative. Elle se refusait en effet à utiliser devant eux la voix artificielle dont ils l'avaient dotée. Ils s'interrogeaient sur cet échec et ils n'en finissaient pas de refaire leurs calculs. Cela l'amusa beaucoup. Elle avait un côté taquin.

Entre deux tests, elle les regardait. Il y avait deux hommes : un glabre et un barbu, un grand costaud et un petit sec. L'un informaticien et l'autre médecin. Il y avait aussi une blonde décolorée, une psychologue qui eût peut-être été jolie sans ce pis débordant qui déparait sa silhouette et sans les épaisses couches de graisse de cétacé dont elle se croyait obligée de se couvrir le visage.

Elle se demandait : “Qu'ont-ils mangé hier ?”

Une vision de cauchemar la submergeait alors. Elle les imaginait attablés devant un amoncellement de cochonnailles, faisant bombance de boudin, de saucissons, de jambon, de rôtis et de côtelettes. Dans son imaginaire horrifié, les morceaux s'assemblaient, reprenaient leur forme première et elle voyait surgir sur la table son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, ses enfants ! Un tremblement d'horreur agitait alors tout son corps et le grand costaud, qui semblait être le chef, décrétait en conséquence :

— Il faut arrêter pour aujourd'hui, elle fatigue !

Il exhibait alors une seringue pleine de tranquillisant, la

lui fichait dans le lard et elle se mettait derechef à somnoler, entendant comme dans un brouillard l'olibrius commenter :

— Nous devons être prudents. Nous ne connaissons pas toutes les interactions des greffes avec son organisme. Visiblement, quand l'effort intellectuel est intense, il peut y avoir des décharges épileptiques !

Elle avait beau être bonne fille, au fin fond d'elle-même, elle les haïssait.

Heureusement qu'après chaque ennuyeuse séance, elle retrouvait Antoine. Elle aimait vraiment beaucoup cet homme simple que les prétentieux guignols du labo tenaient pour plutôt simplet. Il ne s'embarrassait pas de théories compliquées, de calculs savants, de spéculations sur l'avenir de l'espèce. Il n'avait que des préoccupations immédiates : bien manger, bien dormir, profiter du temps présent, contempler les choses sans les juger, saisir les opportunités et y adapter ses envies. Elle se souvenait avoir été telle, malgré d'épouvantables conditions de vie, avant qu'on n'ait cette idée folle de lui tripoter les gènes et de lui implanter dans la cervelle toute cette électronique. C'était quand sa compréhension du monde s'était développée, en même temps que cette chose maudite qu'ils appelaient "conscience", que lui étaient venues l'anxiété, la peur et le désir, la crainte et l'appétence du lendemain... La colère aussi, qu'elle dissimulait tout au fond de son ventre, qu'elle avait en quelque sorte mise en réserve, se disant que c'était le prix à payer pour le confort inespéré dont elle jouissait.

Son intelligence supérieure, sa perception globale du sens des choses qui dépassaient de loin ce dont les humains étaient capables, l'avaient remplie de dérision pour les recherches auxquelles elle participait bien malgré elle, mais aussi pour ses propres pouvoirs nouveaux.

Elle enviait Antoine. Elle retrouvait auprès de lui un peu de son eden perdu. Quand elle pouvait se coucher sur le flanc, le dos appuyé contre ses jambes et contempler ainsi un ciel bleu, le mental absolument sur “pause”, c’était un nirvana ! Il était sa providence. Il logeait dans la pièce qui jouxtait son logis si inutilement grillagé, la lavait, la brossait, la nourrissait, l’abreuvait, la sortait soit pour faire ses besoins, soit pour le simple plaisir. Il proférait peu de mots mais il parlait avec les yeux et elle adorait ça.

Peu à peu, l’intimité et la cohabitation avaient établi entre eux une extrême complicité, voire une osmose. En tout cas quelque chose de fortement coloré d’affectivité.

Aussi fut-ce un drame pour tous les deux quand, malgré les progrès savamment dosés qu’elle voulait bien leur présenter, Gisèle, un jour, entendit l’expérimentatrice à la poitrine débordante dire à ses pairs :

— Elle avance, c’est certain, mais à ce train-là ce sont nos petits enfants qui rédigeront la communication scientifique

On devrait peut-être passer au plan B avec la truie de réserve ?

— Et on fait quoi de celle-là ?, demanda le grand costaud.

Le petit sec eut un rire sardonique :

— On la bouffe hein ! Au moins on sait qu’elle n’est pas truffée d’hormones ou de perturbateurs endocriniens ! On récupérera simplement le matériel pour le greffer sur l’autre.

Cette nuit-là, elle ne dort pas. Elle retournait des stratégies dans sa tête. Elle était coincée. Elle pouvait bien

sûr, dès le lendemain leur montrer des progrès spectaculaires mais ils chercheraient à comprendre les raisons de ce progrès soudain. Et ça ce serait pire que tout. Ça pouvait mener à n'importe quoi... y compris l'autopsie !

Pourtant, il n'y avait pas à tortiller. Il fallait y passer. Sa seule chance était que son intelligence leur en impose, qu'elle les épate, qu'elle leur fasse valoir combien ils auraient avantage à prendre sa place, à subir les mêmes traitements, à devenir des surhumains. Au besoin elle devrait les manipuler en jouant sur leur ego. Elle s'offrirait même à guider leurs premiers pas dans ce monde nouveau, ce serait son assurance-vie.

L'intuition que cela marcherait et la vision de ce que cela donnerait à long terme lui fit retrouver illico sérénité et confiance en son avenir porcin.

Le lendemain le rituel quotidien se reproduisit à l'identique.

Ce fut :

— Bonjour Antoine !

— Belle journée Gisèle ! Je t'apporte à bouffer !

Elle ne put s'empêcher de tiquer. Elle ne s'y faisait pas ! Chaque jour elle se disait qu'il aurait tout de même pu utiliser le verbe "manger" ! Mais comme elle aimait son côté fruste, elle ne le lui faisait jamais remarquer.

Elle prenait son repas en silence.

Ensuite de quoi on allait se détendre dehors.

Puis c'était l'enfilade des couloirs, gais comme des intestins d'aluminium, pour se rendre au labo.

Ce jour-là, elle avait rassemblé ses forces, elle était prête et déterminée.

Dès le seuil franchi, elle clama en mettant le son à fond :

— SALUT VOUS AUTRES !

Les trois compères restèrent interdits, figés sur place.

Elle ajouta tout de suite mais moins fort :

— Asseyez-vous ! J'ai des trucs à vous dire !

Le ton était sans réplique, voire autoritaire. Il y avait une petite estrade, elle s'y posta. C'était un premier signal non verbal de dominance. Ses vis-à-vis, sidérés empoignèrent des chaises et y posèrent leurs derrières.

Elle se retourna et, sur le tableau vert, derrière elle, elle écrivit : $P = NP$

Puis enchaîna d'un ton doctoral :

— Je n'ai pas à vous apprendre qu'il s'agit là d'une des équations les plus mystérieuses de la physique puisque, si elle se vérifie expérimentalement, il est impossible d'en faire la démonstration théorique. Elle est pourtant liée de près au fonctionnement des ordinateurs et des algorithmes !

Elle marqua une pause, juste le temps de mesurer son effet et de constater que la sidération continuait.

Puis :

— Vous n'êtes pas sans savoir que les plus grands de vos mathématiciens s'y sont brisés le râtelier... Eh bien moi, voyez-vous, je peux résoudre ça !

Le petit sec, qui était décidément le plus teigneux lança d'un aigre ton de défi :

— Curieux de voir ça !

Elle haussa ses épaules de truie et, en tenant la craie dans son groin, couvrit laborieusement le tableau d'une foulditude de signes cabalistiques qui s'achevaient par CQFD.

— Vous avez compris ?, fit-elle.

— Rien !, fit la blondasse. Absolument rien !

Gisèle eut un petit rire.

— Vous voyez bien ! Vous ne pouvez même pas comprendre !

Puis d'un air de commisération :

— Mais, mes pauvres amis, si vous voulez comprendre, il faut vous mettre à mon niveau !

Elle désigna de la patte la salle d'op attenante

— Allez-y ! Greffez-vous l'un l'autre ! Ça marche, j'en suis la preuve !

Puis, fielleusement elle insinua :

— Vous vous rendez compte du pouvoir qui est à votre portée ?

Sur ce, sûre de son coup, elle descendit de l'estrade, rejoignit Antoine, renfila les couloirs et rentra tranquillement chez elle.

Interloqués les trois compères s'entre-regardaient.

Sur leurs visages se succédaient l'ahurissement devant la sortie savante de Gisèle, la honte d'avoir été bernés si longtemps, la gêne de se sentir stupide face à un cochon cobaye, l'évidence qu'il était urgent de la rattraper et enfin, insidieusement, la résonance que sa dernière phrase rencontrait dans leurs ADN de primates :

“Vous vous rendez compte du pouvoir qui est à votre portée ?”

Oui ils s'en rendaient compte ! Tous et chacun ! La suggestion ne cadrait guère avec leur déontologie mais sa séduction sur leurs gènes était irrésistible. Quand ils sortirent du labo, sans avoir échangé un mot mais pleins par

contre d'arrière-pensées, la décision de chacun était prise. Et chacun savait que l'autre savait.

Évidemment, ce n'était pas le genre de truc qu'on allait pouvoir faire du jour au lendemain ! Il fallait rassembler le matériel, en financer l'onéreux achat mais surtout revoir l'entièreté des algorithmes appliqués à l'Intelligence Augmentée de Gisèle. Les adapter. Les tester sur l'humain, surtout, avant toute intervention sur leur précieuse personne !

C'était un travail d'équipe. Mais... formaient-ils vraiment une équipe ?

Le grand costaud qui aurait bien voulu s'envoyer les grosses mamelles de la blondasse, les couvait tant du regard qu'il avait fini par la mettre mal à l'aise puis par s'en faire détester. Il n'était pas du tout son genre. Elle le lui avait dit. Frustré, il l'avait très mal pris et, par un renversement dont l'esprit humain est coutumier, il s'était mis à trouver monstrueux les objets de sa vaine concupiscence. Cela lui permettait de passer du statut de dédaigné à celui de dédaigneux. Son regard s'était fait méprisant.

Quant au petit sec, le caractère mesquin et volontiers agressif qu'il avait dû développer pour s'imposer dans un monde de grands l'avait fait honnir du grand costaud. En retour, il le lui rendait bien.

Se mettre d'accord sur les fonctions et les variables à rentrer dans le programme, en tout cas celles qui allaient, en leur donnant des superpouvoirs, modifier de façon imprévisible leur comportement et leur caractère, ne fut donc pas une banale promenade logique.

Le petit sec était particulièrement revendicatif concernant tout ce qui était susceptible de lui assurer de l'emprise sur les humains lambda. La blondasse se voyait déjà grande

prêtresse d'un temple voué au culte de la déesse mère et le grand costaud se rêvait en Jupiter tonnant, maître du monde et des destinées.

Inutile de dire que chacun aspirait évidemment en secret à contrôler aussi les deux autres. C'étaient des humains !

Mettre tout ça d'accord, rassembler les données sans qu'elles se contredisent leur prenait un temps fou. Au bout de plusieurs mois de cafouillage ils n'avaient pas beaucoup avancé.

Jupiter, qui pourtant avait été le seul développeur de l'Intelligence augmentée de Gisèle, avec un soupir à fendre la roche, finit par lâcher :

— Laissons tomber ! Pour coder cette I.A.-là, il faudrait en être doté !

La réponse de la blondasse fusa :

— Ben... On a la truie !

Ils se regardèrent

Comment n'y avaient-ils pas pensé ?

Les deux autres approuvèrent.

Imperceptiblement, le petit sec grinça entre ses dents :

— Et après on s'en débarrasse !

Il fut convenu que l'élément féminin de l'équipe irait arranger ça "entre femmes".

Elle trouva Gisèle en pleine séance de roulage voluptueux sur la pelouse, sous l'œil bienveillant d'Antoine.

Gisèle l'avait vue venir mais n'avait pas pour autant interrompu ses ablutions solaires, histoire de montrer d'emblée qui était le solliciteur et qui pouvait dire oui ou non.

C'était un instant d'intense jouissance pour quelqu'un qui

avait été jusque-là traité comme un objet.

Elle laissa l'autre, un peu embarrassée, exposer sa requête, fit un groin dubitatif et répondit via le synthétiseur :

— Et je vais y gagner quoi, moi ?

La blondasse avait prévu ça. Elle lui répondit en lui faisant valoir que c'était elle-même qui leur avait suggéré l'idée et que si, comme c'était probable ils se retrouvaient ensuite aux commandes des affaires du monde, elle y serait aussi et pourrait, par exemple, améliorer considérablement le sort des animaux.

Gisèle fit semblant de se laisser convaincre mais objecta tout de même :

— Ce sera délicat ! il faudra auparavant tester ça sur un humain !

Elle glissa en biais un faux regard de faux cul qui désignait visiblement Antoine.

Le plus difficile était fait. Tout le monde semblait bien d'accord. Le petit teigneux se chargea des rapports trafiqués qui justifieraient une augmentation substantielle des subsides, le grand costaud des démarches administratives, et en quelques mois, tout fut prêt pour la partie technique de l'opération.

Le côté algorithmes, lui, avait été résolu en vingt-quatre heures par l'incroyable puissance de calcul de Gisèle.

Il ne restait plus qu'à passer à l'expérimentation.

Oui mais...

Antoine restait introuvable.

Gisèle, perdue dans ses calculs, ne s'était pas aperçue de son absence. Elle était inquiète. Il avait semblé si complice !

Cette disparition risquait de mettre à mal toute son habile stratégie.

Elle se souvint heureusement que les différentes greffes électroniques et les mutations génétiques qu'elle avait subies avaient laissé intacte l'hypersensibilité de son flair. Elle se mit à jouer du groin d'abord tout autour d'elle puis en une spirale qui allait s'élargissant.

Quand elle tomba sur l'effluve des pieds d'Antoine, elle était sur le parking, de l'autre côté du labo et la piste s'arrêtait au bord cerné de blanc d'un emplacement marqué de la plaque d'immatriculation du disparu.

Le trio en fut fort contrarié.

Où diable avait-il été sans prévenir quiconque alors que son contrat prévoyait qu'il s'occuperait de Gisèle jour et nuit et ce sans limitation de durée ? Il fallait qu'il ait eu un motif plus que sérieux. Ce n'était pas le genre de garçon à manquer à ses devoirs. Il n'était pas assez intelligent pour ça !

Jamais le trio des futurs maîtres du monde n'avait eu plus besoin de Gisèle. Ni elle d'eux. Ce fut l'union sacrée. On alla jusqu'à prendre ses repas dans la pièce qui contenait la litière et l'auge de Gisèle. Connaissant son péché mignon, après s'être renseigné sur Google sur la gastronomie porcine, on lui fit un repas digne d'un empereur romain et, au dessert, on se livra avec elle à un véritable brainstorming. Comme toujours dans ces circonstances, l'imagination débridée de chacun échafauda une kyrielle de totales absurdités que Gisèle, dont les neurones associés aux condensateurs fonctionnaient à toute vitesse, se hâta d'interrompre.

Elle fit remarquer qu'Antoine n'avait pas eu de jour de congé depuis le début des expériences. On pouvait donc supposer un besoin d'oxygène, un soudain coup de

ras-le-bol, un burn-out débouchant sur une fugue.

La blondasse qui n'avait pas moufté souvent jusque-là s'exclama :

— Cherchez la femme !

Gisèle approuva. Ce n'était pas idiot. Le vieil adage policier pouvait parfaitement s'appliquer à ce célibataire en pleine force de l'âge, chaste par nécessité et dont les hormones devaient être en train de bouillir.

On se proposa même de faire le tour des maisons de tolérance de la ville toute proche mais Gisèle, s'y opposa. Elle avait une autre idée !

Elle entraîna les compères dans la chambrette d'Antoine et leur demanda de tout fouiller.

Ce fut vite fait, il s'entourait du minimum. Néanmoins cela permit de mettre à jour un secret qu'il avait soigneusement caché. Antoine était amoureux ! En faisait foi la correspondance trouvée dans le tiroir de sa petite table. Chose plus importante encore, au dos de chaque lettre figurait une adresse !

Il parlait parfois à Gisèle de son village natal. Avec nostalgie mais sans jamais révéler qu'il y avait laissé des amours.

Il était évident que, n'y tenant plus, il avait tout plaqué pour rejoindre sa dulcinée. C'était attendrissant mais ça foutait tout en l'air. Trouver un autre cobaye allait être très difficile voire impossible.

Il fallait retrouver Antoine et le ramener. N'importe comment et à n'importe quel prix !

Il fallait prévoir qu'il serait sans doute impossible de l'arracher des doux bras d'Eros pour revenir se remettre au service de la science et du progrès de l'humanité. On ne

pouvait pas non plus le soudoyer, il avait été grassement payé et on ne pouvait lui offrir plus sans mettre en péril l'équilibre financier de l'institution. Il semblait évident que l'opération allait devoir prendre des allures de kidnapping.

Le village d'Antoine n'était pas proche. On dut monter toute une expédition, aménager une camionnette de location, y faire coexister un espace pour Gisèle avec une mini salle d'op au cas où la nécessité pousserait à poser d'urgence les premiers gestes.

Cela prit un temps considérable.

Enfin on se mit en route, le GPS réglé sur l'adresse de la séductrice.

On se relaya au volant sur un long bout d'autoroute puis on dû protéger Gisèle des heurts causés par la multiplicité des virages d'une étroite route accidentée et tortueuse.

Quand on arriva au pied d'une petite église sans style contre laquelle se serraient frileusement quelques fermes anciennes, sur le dos d'une colline pelée battue par les vents, le petit sec qui conduisait à ce moment-là parqua le véhicule un peu à l'écart derrière un mur à moitié ruiné. Le risque était grand en effet que, dans pareil bled, un véhicule étranger n'attire très vite l'attention. Le GPS n'étant pas précis à trente mètres près, on aurait pu hésiter entre deux maisons si la façade de l'une des deux demeures n'avait été ornée de guirlandes, Gisèle leur expliqua que c'était ainsi que, dans ces trous perdus, on décorait la maison d'une future mariée.

On arrivait à temps !

Vu l'heure tardive, l'office devait être consommé et sans doute finissait-on de festoyer dans quelque salle paroissiale.

Restait à attendre que, selon la coutume, les mariés se retirent et prennent le chemin de leur nid d'amour.

On se mit à guetter.

Anxieusement.

— Qu'est-ce qu'on va faire de la bonne femme ? fit le grand costaud. On ne peut tout de même pas la planter là !

Le réponse de Gisèle fut immédiate :

— On les embarque tous les deux !

On se remit à guetter. Le fusil à fléchettes anesthésiantes à portée de main car il était hors de question d'affronter les risques d'un pugilat.

Le soir tombait. Leur excitation aussi, remplacée par la lassitude et l'impatience.

Finalement, on vit surgir du virage qui marquait le bout de l'agglomération une antique Twingo bleue. Celle d'Antoine, à n'en pas douter !

Elle ne roulait pas très droit. Quand les portières s'ouvrirent, le petit sec, qui l'avait suivie de la mire du fusil, sentit monter en lui l'adrénaline du hardi chasseur qu'il avait toujours rêvé d'être. La silhouette d'Antoine vacillait et rendait la visée difficile. Néanmoins, il fit mouche. Antoine s'effondra. La silhouette blanche et zigzagante qui l'accompagnait subit le même sort. Nul ne peut affirmer qu'en l'absence des anesthésiants, ils ne se seraient pas écroulés de toute façon avant d'atteindre le seuil mais voilà... c'était une bonne chose de faite !

On embarqua les corps endormis et on s'éloigna fissa du lieu du forfait. On se relaya au volant et au chevet des deux victimes, une sur la table d'op, l'autre dessous, il fallait guetter tout signe de réveil et les renvoyer éventuellement aussitôt chez Morphée. Mais on finit par ramener sans

encombre tout le monde au labo. Là on administra encore aux deux époux de quoi leur faire passer une des mille et une nuits puis, morts de fatigue, on alla se coucher.

Le lendemain, aux aurores, ce fut t branle-bas de combat. On n'avait pas un cobaye à opérer mais deux ! Et chacun d'un sexe différent, ce qui augmentait considérablement l'intérêt scientifique de la chose. Heureusement qu'on avait vu large dans l'achat du matériel.

Le côté implants fut donc rondement mené. Ensuite, Gisèle se chargea de la programmation. L'installation des logiciels se passa sans problème et on put procéder au réveil, très progressif, d'Antoine et de son épouse.

On pourrait croire qu'émerger d'une cuite nuptiale dans ce labo peu romantique allait les déconcerter mais l'I.A. montrait déjà ses effets. En un éclair ils avaient tout compris et ils mesuraient parfaitement les avantages de leur nouvelle situation.

Ils souriaient aimablement à leurs ravisseurs.

Leur fulgurante intelligence nouvelle refoulait dans un passé dérisoire le souvenir de leur amour et celui, quasi ridicule aujourd'hui, de leur mariage. Et ce d'autant plus que Gisèle, prudemment, les avait programmés suivant un modèle inspiré de la psychologie porcine, histoire d'être tout à fait sûre de leur aversion pour sa viande mais aussi qu'ils soient exempts de la flopée des défauts humains.

Les trois expérimentateurs, eux, se retrouvaient face à une totale inversion de situation. De testeurs ils devenaient testés. Pendant qu'ils soumettaient leurs cobayes à divers tests destinés à mesurer la réussite de l'opération, c'était les cobayes qui, en réalité, les étudiaient. Avec une curiosité amusée, faut-il le dire.

De part et d'autre, les soirées étaient consacrées au bilan

de la journée.

Les trois scientifiques, dans une salle attenante au labo, échangeaient leurs mesures et observations en ignorant totalement que, dans les espaces qu'on leur avait aménagés autour du logis de Gisèle, nos trois génies faisaient de même.

Évidemment, c'était autrement efficace ! À une vitesse de transfert de quarante-trois Tbps, la communication était instantanée. Plus rapide encore que lors d'un échange de regard avec un chien et autrement complexe. C'était comme s'ils avaient formé un seul cerveau.

D'ailleurs dès le premier soir, à peine les rois de la création hors de vue, ils avaient éclaté de rire. Avec une synchronicité parfaite.

Ils devaient se surveiller, la certitude de leur incommensurable supériorité aurait pu leur titiller l'ego, leur donner un malsain sentiment de toute-puissance.

Le nouvel Antoine avança l'idée qu'enrichir l'intelligence des trois stupides ne présentait vraiment plus aucun caractère de nécessité. Il n'avait pas tort. Mais Gisèle tenait à sa vengeance et à son plan. Elle n'eut pas besoin de le leur expliquer longuement. Ils partirent d'un nouveau fou rire qui scella leur complicité.

On attendit donc patiemment que les expérimentateurs soient convaincus. Ils hésitaient, de peur d'abîmer leurs propres carcasses. Ça amusait beaucoup les cobayes qui, pour les convaincre multipliaient les performances incroyables. Béatrice, celle qui avait été un bref moment l'épouse d'Antoine, leur peignit en une demi-journée une copie de "Guernica" impossible à distinguer de l'original. Antoine leur déclama en grec ancien des passages entiers d'Antigone, d'Oedipe roi, d'Oedipe à Colonne et d'Electre,

l'un à la suite de l'autre, sans oublier un mot et avec l'exacte scansion antique. Gisèle, qui avait déjà montré du goût pour ça, donnait en un clin d'œil la solution des pires énigmes mathématiques comme l'Hypothèse de Riemann, la Conjecture de Hodge, la Conjecture de Birch et Swinnerton-Dyer, l'Équation de Navier-Stoke, les Équations de Yang Mills, les Nombres de Ramsey, les Nombres de Lychrel et les Palindromes. Le tout en moins de dix minutes et le sourire au groin.

Les trois blouses blanches n'en revenaient pas. Cela dépassait toutes leurs espérances. Ils manifestèrent leur enthousiasme en sabrant le champagne. Comme ils voyaient aussi grand que l'occasion, ils ne vidèrent pas une bouteille standard mais un Jéroboam.

La fin du jour trouva le grand costaud ronflant sur la table d'op, la blondasse à plat ventre sur le sol, le buste relevé par ses amortisseurs géants et le petit sec à genoux, écroulé la tête dans la cuvette des gogs.

Inutile de décrire le regard méprisant de Gisèle, Béatrice et Antoine.

Ce dernier voyait là la confirmation de ses craintes. Augmenter l'intelligence, oui. Mais si l'on ne trouvait pas en même temps le moyen d'augmenter le contrôle de leurs émotions, dieu sait à quoi allaient l'utiliser pareils olibrius !

Lui-même, Béatrice et Gisèle étaient des êtres dont le terrain de départ était sain, pacifique, doux, compassionnel et rompu à la coopération. L' I.A. n'avait fait que renforcer ces tendances naturelles. Mais, en ce qui concernait les trois autres, on pouvait au contraire redouter les ravages de l'ego, de la jalousie, voire d'une certaine perfidie. Il avait un jour entendu le petit sec glisser à voix basse dans l'oreille de la blondasse :

— Tu sais, au fond, après, on n’aura plus besoin de lui.

Il désignait de son menton pointu le grand costaud qui leur tournait le dos.

— On pourrait modifier un rien le logiciel...

Il avait lu dans son regard à elle qu’elle pourrait tout aussi bien se passer de lui et il était visible qu’il en avait tout autant à son service.

Il était évident qu’aucun d’entre eux n’accepterait jamais tel quel le modèle version Gisèle et qu’ils allaient tripatouiller les algorithmes pour les arranger à leur sauce.

Le grand costaud, était d’ailleurs déjà passé à l’acte. Sur leur énorme complexe de disques durs, à grand renfort de prises de tête, il adaptait, modifiait, enfin rendait compatible avec les turpitudes humaines et donc aussi avec ses propres tortueux projets, le logiciel qu’avait pondu le truie savante.

Cela lui prit des semaines, il rencontrait toutes sortes de problèmes liés au profil homo sapiens. Des perplexités que n’auraient pas eues une Gisèle à laquelle il ne pouvait évidemment faire appel sans dévoiler ses arrière-pensées

Il se devait de programmer des comportements compatibles avec le profil des trois partenaires mais il voulait aussi et surtout introduire une différence qualitative entre son intelligence à lui et celle des deux autres. Ce n’était pas simple. Il ne pouvait pas les rendre plus bêtes sans les rendre plus méchants. Il était conscient qu’ils devraient aussi intervenir sur lui et que c’était là courir un terrible risque. Il s’arrangea donc pour introduire dans le programme qu’il leur destinait un effet retard qui lui permettrait de se prémunir de leur vindicte le temps de l’intervention.

Précaution bienvenue ! Si ça faisait des années qu’ils travaillaient ensemble. S’ils avaient eu le temps de s’adapter

l'un à l'autre, d'arrondir les angles, de s'emboîter comme un puzzle, du moins pour les questions pratiques, la nécessité plus que l'amitié les avait soudés. Ils se supportaient à peine tout en collaborant efficacement.

La race humaine a dans les gènes un curieux mélange d'esprit coopératif et de pulsions compétitives individualistes. Toute son histoire est colorée par ce paradoxe. Aujourd'hui, visiblement, devant la perspective alléchante du pouvoir, on était en train de mettre l'accent sur la seconde attitude.

Bien sûr, le grand costaud savait depuis longtemps que le petit sec louchait avec concupiscence et sans presque s'en cacher sur les décolletés vertigineux de la blondasse mais il n'était absolument pas conscient du fait que, depuis peu, elle semblait l'encourager. Mieux, elle le provoquait avec talent. Elle s'arrangeait dès que possible pour que la jointure de ses seins vienne, comme deux suggestions de fesses, se balancer sous la barbiche rêche du susdit en une invitation sans équivoque. Il en devenait fou, le petit sec ! D'autant plus que l'intention criminelle partagée lui faisait l'effet d'une sorte de piment érotique.

Un jour, dans le vaste placard aux balais du labo, la barbiche finit par atterrir là où on l'attendait avec les suites qu'on imagine.

Ce sont les petits couinements de l'un et les gloussements profonds de l'autre qui les trahirent.

Le grand costaud, pour la première fois depuis des jours, leva les yeux du clavier en même temps qu'il les ouvrait tout à coup sur l'imminence du danger extrême qu'il courait.

Quoi qu'il en soit, le stade suivant imposait de toute façon le geste chirurgical qui implanterait les puces neurosynaptiques dans les cerveaux et les injections censées

modifier leur ADN.

Une faille courante dans le comportement des homo sapiens est l'hypertrophie de l'ego. Cela se retourne souvent contre eux. Par exemple, le machiavélisme donne un tel sentiment de supériorité qu'il conduit souvent à sous-estimer son adversaire, à se croire seul capable de machiner des stratégies à ce point retorses, des entourloupes aussi géniales que complexes.

C'est donc en toute confiance que le petit sec et la blondasse se livrèrent au scalpel du grand costaud.

Et, de fait, l'opération se passa sans incidents.

Le grand costaud, qui savait ce qu'allait donner, au terme de l'effet retard, la mutation de la cervelle des deux autres, manifesta une hâte extrême à leur succéder sur le billard. Il était tout à fait serein puisqu'il avait en catimini changé de clé USB et ainsi substitué au programme frelaté qu'il venait d'installer, un autre, totalement "clean".

Se livrer à la petite mort de l'anesthésie ne lui posait pas de problème.

Hélas pour lui, il avait sans doute mal calculé la durée de l'effet censé retarder la méchante bêtise du petit sec.

Dès que, sous l'effet du sufentanil, il eut sombré dans l'inconscience, celui-ci tripla la dose de Profolol, puis, pour faire bonne mesure, lui injecta toute une seringue de Pancuronium et coupa l'oxygène.

Ce fut bref et létal.

En dépression respiratoire, le grand costaud défuncta sans manières.

Avec un sourire sardonique, le meurtrier se retourna vers sa complice et dit simplement :

— Voilà !

Ensemble ils traînèrent le corps dans le frigo.

Pendant ce temps-là Gisèle, Béatrice et Antoine bronzaient tranquillement sur la pelouse. Sans y avoir assisté, leur prodigieux pouvoir de déduction leur permettait de se figurer le déroulement des évènements.

— C'est maintenant qu'ils vont se retourner contre nous fit Béatrice.

— C'est évident répondit Gisèle que ça n'avait pas l'air d'effrayer.

— Ça aussi c'est prévu, ajouta Antoine.

Dans le labo, la blondasse couvrait son petit sec du regard. Il se voyait en Néron et elle se voyait en Popée. Le logiciel avait visiblement pris possession de leurs neurones. Elle était béate et lui, d'habitude soit rechigné, atrabilaire et hargneux, soit chafouin, fuyant et cauteleux, rayonnait. Il se rengorgeait, se pavanait.

Elle en avait un peu peur mais elle se disait qu'en le poussant à aller de plus en plus loin dans le mal, en se faisant son égérie, elle se rendrait indispensable et que cela la protégerait.

Elle insinua :

— Mon chéri... il reste les trois autres. Surtout la truie... si on la bouffait ?

La réponse la surprit :

— Tu n'y penses pas ! Et mon cholestérol ?

Son regard se fit sec, dur, tranchant.

— Il faut se débarrasser de tous les trois !

Sur la pelouse, les trois en question se regardaient. Ils

savaient. C'était comme s'ils avaient assisté à la scène.

Gisèle que tout ce bazar confortait dans ses intentions leur exposa la suite de son plan. Brièvement, puisqu'ils comprenaient à demi-mot.

De son côté le petit sec, lui aussi, mijotait une stratégie. Il fallait commencer par Gisèle, c'était évident. Pour les deux autres, ce serait ensuite un jeu d'enfant.

Il avait suffisamment eu le temps de la fréquenter pour connaître ses faiblesses. Gisèle était gourmande. Pire ! Goinfre ! Il fallait l'attirer avec un bon plat, si possible l'enivrer et, subrepticement, introduire une clé USB vérolée dans la prise qu'il lui avait, tout au début des expériences, installée sous l'oreille gauche.

Il passa des nuits entières, alimenté en café par la blondasse que la crainte et l'ambition poussaient au dévouement, à essayer de pondre un virus qui la rendrait à sa stupidité porcine d'origine. Hélas il dut bien reconnaître que ses facultés intellectuelles ne suivaient pas, que l'intelligence augmentée promise n'était pas du tout au rendez-vous et qu'entre les variables, les fonctions, les datas, les constantes, les modules, les prédicats et les opérateurs booléens, il ne s'en sortait pas. Il n'avait même pas la formation du grand costaud en codage informatique et la blondasse n'était pas plus compétente.

Il piqua une colère. Feu le grand costaud s'était bien joué d'eux avec cet effet retard !

Il écumait. Il perdait le contrôle de ses nerfs. Il ouvrit le frigo et se mit à injurier le cadavre tout en lui délivrant une avalanche de coups de pieds. En mourant, le grand costaud avait été pris d'un sourire ironique. Il était toujours là, figé par la congélation. Ça rendait fou de rage le petit sec. Il

claqua la porte comme on claque une portière, eut un rire nerveux puis, sans transition, s'écroula en sanglots.

Soudain maternelle, la blondasse le prit dans ses bras et le berça entre ses seins. Il fallait bien que quelqu'un garde son sang-froid.

Elle réfléchissait à toute allure. Quoi qu'il en soit de leur propre intelligence, il était hors de question de laisser survivre à côté d'eux des cerveaux surpuissants, capables de les supplanter en tout... Et puis il allait falloir trouver une explication à la disparition du grand costaud et se débarrasser du cadavre !

Pour trouver une solution à tout ça, elle devait prioritairement trouver un moyen de rectifier leur propre programme saboté par le mort... Et il n'y avait qu'une personne capable de faire ça : Gisèle !

Comme un autre défaut de Gisèle était son bon cœur, elle pourrait peut-être jouer là-dessus. Elle allait une nouvelle fois arranger ça "entre femmes" dit-elle à son amant.

Il n'eut pas l'air vraiment rassuré.

Interpellée, l'intéressée manifesta très vite qu'elle en avait ras le groin de toutes ces salades. Elle suggéra que puisqu'elle faisait maintenant jeu égal d'intelligence avec elle, on pouvait aussi bien avoir recours, par exemple et pour toujours rester "entre femmes", à Béatrice dont on connaissait en outre la profonde bonté et la douceur évangélique.

Sollicitée, Béatrice accepta derechef.

C'était une consciencieuse. Elle s'appliqua ! Il ne fallait pas seulement développer des algorithmes, ce que son intelligence augmentée lui permettait de faire à toute allure, il fallait surtout bien étudier son coup pour mettre en place

les conditions de réussite du plan de Gisèle. Ça demandait une étude approfondie du caractère des deux bénéficiaires et donc d'encore collecter beaucoup d'informations. Tous les soirs, elle se réunissait avec ses deux complices. Ils comparaient leurs observations et déductions du jour avec des sourires entendus et le lendemain Béatrice intégrait tout ça dans la nouvelle version du logiciel.

Ils commençaient à prendre conscience du fait que l'intelligence artificielle, si on la mettait aux mains des tous, ne serait jamais, quelles que soient ses performances, que le produit du cerveau d'un programmeur. Que le programmeur, sauf exception comme aujourd'hui, ne pourrait être qu'un singe nu dont les tendances génétiques à l'avidité, à l'inflation de l'ego, à la défense forcenée de ses vues à court terme et de sa sottise congénitale allaient fatalement se retrouver dans sa création. Augmenter sans plus les possibilités du cerveau humain, c'était augmenter la totalité de ce qu'il recelait. Y compris les vices et tout ce qui faisait déjà de l'humain lambda un animal dangereux.

Sans intervention préalable et profonde sur le génome du susdit, il n'y aurait aucun bonheur à attendre de ce côté.

Mais foin des réflexions philosophiques ! Dans l'immédiat, il fallait à tout prix neutraliser le couple infernal dont le cocktail bêtise humaine et intelligence pas si augmentée que ça pouvait se révéler explosif.

Gisèle était rusée.

Si beaucoup de conflits se règlent sur l'oreiller, certains autres font appel à la gourmandise. C'est souvent le cas dans cette histoire.

Elle fit préparer par Antoine un grand repas festif en l'honneur des futurs rectifiés. Un repas végétarien,

évidemment.

Ce détail fit que le petit sec et son âme damnée n'y vinrent qu'en traînant les pieds et que leur gaieté fut de pure composition jusqu'à ce que la Veuve Clicquot ait eu raison et de leur raison et de leurs réticences.

Il est bien connu que le vin est un désinhibiteur. Quand, d'un air faussement innocent, Antoine demanda des nouvelles du grand costaud, le petit sec ne put s'empêcher de déverser sa bile haineuse. Selon lui, le grand costaud les avait purement et simplement plaqués pour rentabiliser son intelligence toute neuve dans une multinationale productrice de pesticides et il avait trafiqué leur propre programmation pour ne pas courir le risque d'une concurrence.

— On va arranger ça, fit le groin doucereux de Gisèle qui jubilait.

Au dessert, les deux assassins étaient ronds comme des queues de pelles. Ils regagnèrent en zigzaguant leur logis près du labo.

Il eût été facile alors de les occire à leur tour mais cela m'aurait empêché d'atteindre les sept mille mots et c'eût été de surcroît tout à fait immoral.

Ils se présentèrent donc le lendemain au labo avec une solide gueule de bois mais avec la ferme intention de subir la Nième opération qui leur conférerait enfin la toute puissance.

Ce fut assez bref. Le bois de la gueule se travaille facilement et l'habileté d'Antoine et Béatrice, chargés du travail, était décuplée par leur carte mère.

Quand tout fut consommé et qu'on fut proche du réveil post anesthésique, Gisèle les rejoignit. Elle n'aurait manqué le spectacle pour rien au monde.

C'est la blondasse qui émergea la première et on vit tout de suite à son regard, même s'il était encore embrumé, qu'elle n'était plus la même. Elle remua les lèvres et fit :

— Jésus !

Antoine fit un clin d'œil à Gisèle. Ils pouffèrent.

Le petit sec fut un peu plus long à réveiller. Il avait en effet fallu une forte dose pour endormir son paquet de nerfs.

Il murmura seulement en se passant la main sur le front :

— Seigneur !

il se leva et alla rejoindre la blondasse qu'il se mit à appeler "Ma sœur" et à tenir par la main.

La programmatrice avait bien travaillé. Leur I.A. était toujours de niveau C mais réorientée. Ils étaient neutralisés.

Béatrice, bonne fille, avait préparé le thé. Elle leur en servit. Cela les aida à sortir d'hébétude.

Gisèle glissa à Antoine qui s'esquiva aussitôt discrètement :

— Tu peux aller le chercher, on règle les derniers détails.

À distance, la blondasse parlait à voix basse à l'oreille du petit sec.

L'ouïe des cochons est très fine. Gisèle put capter les mots "mère Thérèse" et "Calcutta" et "missionnaires de la charité". Mais, tout à coup, le petit sec glapit, halluciné, comme sous une inspiration subite :

— Saint Vincent de Paul aussi ! On va réformer tout ça. Les rendre efficaces ! Tu vas voir de quoi je suis capable ! Un jour ils me canoniseront !

Et il se mit à discourir en faisant de grands gestes. Décidément...

On entendait un bruit de moteur dans la cour. Antoine était là au volant d'un antique van VW qui devait dater de l'époque des hippies.

Béatrice et Gisèle sortirent sur la pointe des pieds, sans même que, hallucinés, les nouveaux convertis s'en aperçoivent. Il fallut un peu aider Gisèle à se hisser par la porte latérale puis Béatrice s'installa à côté du chauffeur. Elle soupira d'aise en fermant les yeux :

— On est bien, hein !

Antoine embraya.

— Où va-t-on ?, demanda Antoine à Gisèle.

— N'importe où ! Loin ! Chez les Bishnoïs !... Au moins ils sont végétariens !

C'était une boutade. Elle se lâchait !

— On pourrait aussi aller au Larzac ouvrir un élevage d'humains. Puis, avec un gloussement :

— On vendrait la viande, le saucisson, les jambons...

À sa grande déception, ni Béatrice ni Antoine n'eurent l'air de trouver ça drôle. Elle avait décidément un humour très particulier.

Elle continuait, sur un ton moins rigolard mais exalté :

— On fera sortir les bêtes des zoos, des fermes industrielles, des labos, des cirques...

Elle s'arrêta, hors d'haleine.

Du coup, Antoine s'arrêta aussi.

En serrant le frein à main il dit posément :

— Tu rêves, Gisèle ! Ils ne nous laisseront pas faire. Et ce sera dangereux. Notre intelligence peut-elle contrôler la bêtise ? nous met-elle à l'abri de l'irrationnel ? De

l'émotionnel ? De l'imprévisible, inimaginable violence ? Tu sais comme moi qu'ils sont sourds et aveugles. Les rares qui ont vu clair en ont toujours été réduits à jouer les Cassandre !

Il s'énervait.

— Après tout, à quoi ça sert tout ce bazar ? (Il montra ses implants avec une sorte de colère).

Il y eut un pesant silence.

Ça devait arriver !

Le serpent se mordait la queue !

L'intelligence artificielle concluait à sa propre absurdité.

— On devrait enlever tout ça, fit Béatrice.

Gisèle les regarda, en proie à un terrible débat intérieur. C'était renoncer à tant de merveilles.

Finalement elle lâcha, le groin tout chiffonné :

— On retourne au labo !

Antoine fit marche arrière.

Quand ils y rentrèrent, les lieux étaient déserts. Les deux parangons de compassion s'étaient fait la malle. Ils devaient être en route pour le Soudan, le Yemen, la Syrie ou quelqu'autre haut lieu sanguinolent de la misère humaine.

Ils avaient tout laissé en plan. Y compris, mais c'était leur secret, un cadavre dans le placard.

Le matériel était toujours là et l'électricité fonctionnait toujours.

Antoine désinstalla Béatrice. Puis Gisèle et lui se synchronisèrent pour se désinstaller mutuellement.

À la suite de quoi, sans trop bien savoir pourquoi, tout le

monde réintégra le van.

À la lisière du village, la maison des jeunes mariés est à nouveau habitée.

À leur retour de voyage de noces, le mari a enlevé les guirlandes défraîchies de la façade.

Ils sont très discrets.

Ils ne fréquentent personne.

Ils élèvent un cochon.

Étrangement familier.

Table des matières

Les E-motions.....	4
Les E-ternels.....	30
E-ros.....	73
Les E-vadés.....	106

